

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LA COLOMBIE BRITANNIQUE

## ET SES MINES D'OR.

---

Je n'ai pas rencontré, dans mes nombreuses pérégrinations, un type plus complet ni plus sympathique du chercheur d'or de notre époque, que le compatriote avec qui j'ai fait connaissance pendant une traversée d'Aspinwall à New-York. Après plusieurs années d'une vie accidentée en Californie, où il était arrivé des premiers, sa mauvaise fortune, disait-il, l'avait lancé dans de nouvelles aventures et il venait alors de la Colombie Britannique. D'une constitution athlétique, il avait les manières un peu rudes, ainsi que les allures excentriques du mineur californien, mais sa conversation décélait les connaissances variées ainsi que le caractère d'un homme déclassé qui ne manquait pas d'éducation. C'était un de ces aventuriers intrépides qu'aucun danger n'effraie, que nul obstacle ne décourage et d'une vigueur d'esprit et de corps à entreprendre et à soutenir les plus grands travaux. Une impulsion étrange les anime tous, quoiqu'ils obéissent à des mobiles divers. Les uns sont séduits par l'irrésistible attrait de l'inconnu, tandis que la soif ardente de l'or surexcite les autres. Tous s'enfoncent audacieusement dans les immenses solitudes des nouveaux territoires aurifères, et on ne saura jamais ce qu'il se dépense de courage et d'intelligence dans ces expéditions de mineurs, que dirige toujours le plus énergique et le plus expérimenté de la bande. Mon compatriote était de ceux auxquels le commandement avait dû échoir ; et, bien qu'il ne m'ait parlé que fort sobrement de ses faits personnels, je suis persuadé qu'il a été, à la fois, l'âme et le bras de plus d'une entreprise. Que de descriptions curieu-

ses, que d'événements surprenants, que de renseignements intéressants dans les récits de cet infatigable coureur d'aventures ! Je me promettais, en les écoutant, de visiter un jour cette contrée aurifère, et depuis qu'un concours de circonstances m'a empêché de réaliser ce projet, les entretiens à bord du *North Star* me sont souvent revenus à l'esprit. Mon compatriote ne tarissait point, lorsqu'il parlait des Canadiens qui furent, pendant longtemps, ses compagnons de fortune. "J'ignore, m'a-t-il dit, ce qui s'est passé en Australie, où je ne suis pas allé ; mais je puis affirmer que notre race s'est maintenue au premier rang en Californie et dans la Colombie Britannique. Quel est le parti d'explorateurs aventureux qui n'a compté dans ses rangs ni Français ni Canadiens ? A-t-on connu des chasseurs plus adroits et plus intrépides, les sauvages ont-ils trouvé des adversaires plus alertes et plus redoutables, d'autres, enfin, ont-ils manié le fusil, la hache ou le pic avec plus d'énergie et plus de dextérité que les mineurs de race française ? Les Canadiens se sont surtout signalés, dans la Colombie Britannique, lorsque les premiers immigrants ont été surpris par l'hiver. Ce que nous considérions alors comme une calamité, ne fut pour eux qu'une situation prévue et habituelle. Notre campement, transformé par leurs soins, nous offrit bientôt un abri sûr et commode contre les rigueurs de la saison. Ils nous initièrent ensuite aux secrets du trappeur, aux ruses et aux finesses des chasses et des pêches d'hiver, quand le sol est enseveli sous plusieurs pieds de neige et lorsqu'une couche épaisse de glace couvre la surface des lacs. Ces exercices salutaires, tout en pourvoyant à notre subsistance, nous préservèrent de l'ennui et du découragement, et je doute qu'il nous eût été possible de sortir aussi heureusement de ces rudes et longues épreuves, sans la prévoyance industrielle de nos camarades canadiens."

Les souvenirs que je viens d'évoquer ont fait naître dans mon esprit la première idée de l'étude que je livre aujourd'hui à la "Revue Canadienne" en comptant sur l'indulgence des lecteurs. J'en ai puisé les éléments à des sources officielles, le *Blue Book* de 1859 à 1867, dans des livres publiés depuis dix ans sur la Colombie Britannique<sup>1</sup> et, enfin, dans celles des lettres de mineurs,

1. *Facts and Figures relating to Vancouver Island and British Columbia*, by T. Despard Pemberton. *The North-West Passage by land*, by Viscount Milton and W. B. Cheadle. *Four years in British Columbia and Vancouver Island*, by Commander R. C. Mayne. *British Columbia and Vancouver Island*, by Duncan Georges Forbes McDonald. *Vancouver Island and British Columbia*, by Matthew Macfie. *A Statistical Account of British Columbia*, compiled by Arthur Harvey. *American Journal of Mining*, 1866 à 1869. *La Vie Souterraine ou les Mines et les Mineurs*, par L. Simonin.

adressées aux journaux de Victoria et de San Francisco, que j'ai jugées les plus dignes de foi.

## I.

Lorsqu'un navire est entré dans le détroit de Fuca par un temps calme et serein, un panorama grandiose se déroule aux yeux des passagers. A droite, apparaissent les montagnes du territoire de Washington, flanquées du mont Ranier, et dominées, au centre de la chaîne, par le mont Olympus ; le spectacle est plein d'enchantement, lorsque les pics, éclairés par un beau soleil, sont à deminoyés dans de bleuâtres et transparentes vapeurs. Les premières montagnes, basses et ondulées, sont baignées par la mer : les autres, élevées et aux sommets couronnés de neiges éternelles, s'éloignent de la côte. Elles sont toutes couvertes d'épaisses forêts et découpées par de profondes et sombres vallées qui s'étendent, en s'abaissant graduellement, jusqu'à l'Océan Pacifique. La plus remarquable de ces montages est le mont-Baker, pic neigeux, dont l'altitude est de 12,000 pieds et qui domine tous les massifs environnants. C'est un volcan en activité, comme l'ont été la plupart des pics de la chaîne des monts Cascades à laquelle il appartient, et, dans ces dernières années, on l'a vu plus d'une fois en éruption. A gauche, la vue du voyageur se porte sur la grande île de Vancouver que les Etats-Unis ont cédé à l'Angleterre par le traité de 1846, d'un sol aussi tourmenté que celui de la terre-ferme, et déjà renommée pour ses bois de charpente, ses gisements de houille et ses pêcheries. Puis, quand le navire a pénétré dans le golfe de Georgia, parsemé d'innombrables petites îles, les unes couvertes de végétation, les autres rocheuses et stériles, la Colombie Britannique devient le fond du tableau. Cette vaste contrée que l'on appelait alors Nouvelle-Calédonie, faisait partie du territoire concédé à la Compagnie de la Baie d'Hudson, lorsqu'elle en fut détachée, en 1858, pour être dotée d'une administration coloniale, comme l'avait été, antérieurement, l'île de Vancouver. Plus tard, en 1866, un nouvel acte impérial réunit les deux colonies sous un seul et même gouvernement dont dépend aussi le groupe d'îles de la Reine Charlotte.

La Colombie Britannique, située entre les 49° et 55° degrés de latitude boréale, est bornée au nord par les rivières Simpson et Finlay, au sud par le territoire de Washington, à l'est par les Montagnes Rocheuses, à l'ouest par la baie de Georgia qui la sépare de l'île de Vancouver. Elle a, sur l'Océan Pacifique, un déve-

loppement d'environ 500 milles de côtes montagneuses, échancrées de baies et d'anses plus ou moins enfoncées dans les terres. Sa largeur varie entre 250 et 400 milles et sa superficie, trois fois et demi celle de la Grande-Bretagne, est de 280,000 milles carrés. Du versant occidental des Montagnes Rocheuses, se détachent de nombreuses ramifications qui descendent, en ondulations multipliées, dans les bassins du Fraser et du Columbia où elles viennent mourir. Certains pics de la chaîne anglo-colombienne atteignent la hauteur de 15,000 à 16,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; mais les montagnes s'abaissent en allant vers le nord, de sorte que leur altitude moyenne est de 4,000 à 6,000 pieds. Des cordons secondaires, dont le plus important et le plus rapproché de la côte est celui des monts-Cascades, traversent la contrée parallèlement à la chaîne principale et forment, comme celle-ci, de longues vallées échelonnées en étages et, parfois, si profondes qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons. Ces montagnes neigeuses, élevées, déchiquetées en tous sens et semées de lacs, sont propres au développement des glaciers. Les plus grandioses sont ceux des massifs de Lyell et de Murchison et on en voit qui descendent dans certaines vallées jusqu'à 4320 pieds anglais. Celui de Bute-Inlet, dans la vallée d'Omathco, est signalé par M. T. Whympet qui l'a visité en 1864. Ce fut par une chaude journée de printemps ; le glacier était en pleine activité et l'intrépide explorateur a pu en étudier la marche. Bien qu'il soit d'un volume et d'une étendue très-inférieurs à ceux des principaux glaciers de la Suisse, on y reconnaît les moraines ainsi que les autres phénomènes glaciaires constatés dans les Alpes.

La Colombie Britannique est couverte de forêts épaisses et ténébreuses, d'une végétation puissante, malgré la rude température qui se maintient dans la plupart d'entre elles. Les arbres n'y enlacent pas fraternellement leurs branches et ne sont pas liés les uns aux autres par des réseaux inextricables de lianes, ainsi que cela se voit dans les forêts tropicales ; mais ils atteignent souvent des dimensions gigantesques, inconnues dans les terres chaudes. Les cèdres, les cyprès, les mélèzes, plusieurs sortes de sapins et de pins mesurant, dit-on, jusqu'à quatorze pieds en diamètre et quatre cents pieds en hauteur, en un mot, la plupart des espèces de la famille des conifères, étalent, sur les montagnes, l'éternelle verdure de leur feuillage. Des chênes et des érables croissent dans les vallées ; on trouve des aulnes, des saules, des peupliers et des bouleaux aux bords des lacs et le long des cours d'eau. Combien de chercheurs d'or ont péri misérablement dans ces immenses solitudes où les sauvages eux-mêmes ne se hasardaient qu'avec crainte ?

A cette époque, quelques rares sentiers à peine tracés, méconnaissables pour d'autres que les Indiens ou les trappeurs, étaient les seules voies ouvertes dans l'intérieur de la contrée ; mais aujourd'hui, des chemins de charroi la traversent dans maintes directions, et nombre de bûcherons, dispersés dans les forêts, abattent les grands arbres résineux dont le bois est si recherché pour les constructions civiles et navales.

Des animaux féroces, tels que l'ours gris, d'une rencontre dangereuse, l'ours noir, la panthère et le puma habitent les forêts d'où sortent des bandes de loups et de chiens sauvages. L'élan, la renne, le chevreuil et le daim fréquentent les vallées où vit aussi le menu gibier à poil et à plume ; le chamois et une espèce de mouton sauvage se tiennent dans les rochers des montagnes escarpées. Les animaux à fourrure, qui abondaient autrefois sur le territoire de cette colonie, y deviennent plus rares d'année en année : ce sont le castor, la marte, la loutre, les renards gris-d'argent et rouge, le vison et le rat-musqué. On voit, sur les lacs, plusieurs espèces de cygnes, d'oies et de canards sauvages, ainsi que d'autres oiseaux aquatiques, et, dans les plaines marécageuses, différents genres de l'ordre des échassiers. Selon ce que publiait M. T. D. Pemberton, en 1860, la Colombie Britannique devait offrir aux immigrants toutes les satisfactions des chasses variées et productives. Cependant le Dr. Hector, en rendant compte de son voyage dans le Sud de la contrée, manifeste son étonnement de la rareté du gibier, et M. R. C. Mayne, qui a parcouru plus de 600 milles, à travers la colonie, affirme, de son côté, n'y avoir rencontré, même en petit nombre, que des coqs de bruyère. Le fait est que le gouvernement crut nécessaire, en 1865, de prohiber, par ordonnance, la vente de toute espèce de gibier, pendant certains mois de l'année, afin d'en favoriser la reproduction.

La Colombie Britannique est arrosée par deux fleuves, le Fraser et le Columbia, par plusieurs rivières principales et par de nombreux cours d'eau secondaires, désignés en anglais sous la dénomination générale de *creek*. Au temps des fontes de neige et des fortes pluies, des masses de liquide coulent sur les pentes des montagnes où la configuration du sol donne naissance à des lacs, à des torrents et à des cascades multipliés. Lorsque l'or a été découvert dans ce pays sauvage et montagneux, sans chemins, sans ponts, sans abris ni refuges pour les explorateurs, les grands cours d'eau leur offraient le moyen le plus facile et le moins périlleux de pénétrer dans l'intérieur ; et, quoique plusieurs partis d'aventuriers aient gagné les mines par le Columbia et par les rivières Okanagan, et Similkameen, la voie généralement suivie par l'immigra-

tion a été celle du Fraser. Ce fleuve, aussi volumineux et aussi rapide que le Columbia, sort des Montagnes Rocheuses en deux bras qui se réunissent au-dessous du fort Georges; puis, dans son cours de 600 milles, il reçoit un grand nombre de tributaires dont le plus important est la rivière Thompson. Torrentueux à son origine, souvent il roule ses eaux glacées entre d'âpres et rudes rochers qui s'élèvent à une hauteur considérable, en formant un précipice au fond duquel l'onde emprisonnée écume et gronde; ces murs sont, parfois, tellement à pic, qu'il est impossible de descendre sur les bords du fleuve. On comprend qu'il doit exister des sites admirables au milieu de toutes ces traces de convulsions de la nature, de tous ces rochers abrupts et déchirés et, enfin, de ces réservoirs d'eau qui s'épanchent, de cascade en cascade, jusqu'au grand chenal qui les conduit à la mer! Le paysage change de caractère lorsque le Fraser devient navigable; le lit du fleuve s'élargit, ses rives s'abaissent, sont moins escarpées et le courant, quoique toujours rapide, cesse d'être impétueux. Les grandes crues arrivent en juin, juillet et août; elles causent de fréquentes inondations et, pendant ces mois, le Fraser roule de gros arbres et d'autres débris arrachés de ses rives. Sa direction générale, à travers la contrée qu'il coupe diagonalement, est celle des Montagnes Rocheuses, c'est-à-dire nord à sud, jusqu'au Fort Hope où il tourne brusquement à angle droit pour aller se perdre dans l'Océan. L'entrée du Fraser, moins dangereuse que celle du Columbia, parcequ'un groupe d'îles la protège contre les fortes houles du Pacifique, est obstruée par une barre de grande étendue qui en rend souvent l'accès difficile. Néanmoins, les navires d'un tirant d'eau de dix-huit à vingt pieds peuvent remonter le fleuve à cent milles de son embouchure, jusqu'au fort Yale, au-delà duquel il est embarrassé de rapides. De ce poste à la rivière Thompson, on compte soixante milles d'une navigation en pirogue, périlleuse, selon la rapidité du courant, pénible, à cause des portages. Lorsque le Fraser est gonflé par la fonte des neiges, ou quand le courant reçoit une force nouvelle de pluies torrentielles, il serait imprudent de franchir cet espace sans avoir recours à l'adresse et à l'expérience des sauvages. Mais à l'époque de la découverte de l'or, les piétons pouvaient déjà se rendre, du fort Yale à la rivière Thompson, en suivant des sentiers grossièrement ouverts à travers la forêt, souvent accrochés au flanc des abîmes et s'élevant, parfois, à des milliers de pieds au-dessus du lit du fleuve.

Tous ces cours d'eau principaux, ainsi que les lacs, sont peuplés d'une nombreuse variété d'excellents poissons. Des esturgeons, du poids de cent à cinq cents livres, fréquentent les bancs de sable

et surtout celui de l'entrée du Fraser. Des millions de saumons de différentes espèces, dont certains pèsent jusqu'à soixante-dix livres, remontent le fleuve à une grande distance de son embouchure. Les voyageurs signalent l'habileté des sauvages pour les pêcher, ainsi que l'adresse des ours qui, très-friands de ces poissons, guettent ceux qui passent à fleur d'eau, près de la rive, sur laquelle ils les lancent d'un coup de patte. Les truites se plaisent dans les lacs, dans les rivières et dans la plupart des cours d'eau secondaires de la contrée. Les côtes sont visitées, en mars et en avril, par d'immenses bancs de harengs et d'éperlans; la morue, le merlan, le congre noir, la plie et d'autres poissons de la famille des pleuronectes abondent dans le golfe de Georgia. Les rochers des baies et des anses si nombreuses sur la côte, sont garnis de petites et bonnes huitres. On sait que la baleine et le phoque habitent les mers du Nord.

Le climat et le sol de la Colombie Britannique varient suivant l'exposition et l'altitude des régions. La température serait très douce dans le sud de l'île de Vancouver ainsi que dans certaines vallées de la terre ferme abritées des vents froids où, selon Mr. T. Despard Pemberton, les cactus croissent en plein air. On y voit aussi voltiger, en tout temps, les colibris et les oiseaux-mouches au brillant plumage, et il est vraiment surprenant de trouver le climat des tropiques à une latitude aussi élevée, puisque ces lieux privilégiés ne comptent que deux saisons, celle des pluies, de novembre à avril, et la saison sèche, pendant laquelle les chaleurs sont très-vives. Plus on pénètre dans l'intérieur du pays, moins l'été est long. Il ne dure que trois mois dans la région montagneuse où règne un hiver sévère et sans fin, aussi rude, sur les plateaux les plus élevés, que celui de la Baie d'Hudson ou du Labrador. Plusieurs voyageurs ont prétendu que la formation granitique du territoire situé entre les Montagnes Rocheuses et la baie de Georgia, le rendait, en grande partie, impropre à toute culture et inhabitable; mais cette vaste contrée n'avait point encore été suffisamment explorée pour autoriser cette opinion défavorable qui s'est, d'ailleurs, singulièrement modifiée depuis 1865. C'est, en effet, de cette époque, que datent les premières entreprises agricoles dont les succès et l'accroissement pendant les années suivantes ont été si notables, que la colonie vit actuellement de ses produits. Il y a certainement, dans la Colombie Britannique, des bandes étendues de terres arables sur les rives des grands cours d'eau, dans les îles et les deltas qu'ils forment, et, enfin, dans nombre de vallées secondaires; mais le sol, favorable à la culture des céréales, des tubercules et des plantes-racines est



couvert d'une luxuriante végétation d'arbustes et de fougères, difficiles à détruire, à moins de les arracher, ce qui devient très laborieux. On a observé que les bandes les plus fertiles sont celles de la région aurifère, et on attribue cette fécondité à la désagrégation des roches volcaniques. Des plantes alpines variées croissent sur les hautes montagnes; les vallées sont émaillées de lys, de lupins, d'orchis et d'une multitude d'autres fleurs communes. Les cours d'eau sont bordés et les lacs sont entourés d'une végétation vigoureuse qui compte un grand nombre d'arbustes à fleurs. Dans les lieux ouverts à l'action vivifiante du soleil, tous les fruits rouges sauvages, ainsi que les bleuets, mûrissent en été. Beaucoup de collines sont dépouillées d'arbres, soit d'un côté, soit à leur sommet, et elles sont alors couvertes d'excellents pâturages. L'herbe croît par touffes de quatre à dix pouces de diamètre et de vingt à trente pouces de hauteur, isolées les unes des autres, et on la désigne sous le nom de "bunch grass," dans tous les territoires du versant occidental des Montagnes Rocheuses où on la trouve en abondance. Quant à l'herbe des marais, trop forte et trop ligneuse pour engraisser le bétail, elle contribue néanmoins à sa nourriture durant l'hiver. Lorsque MM. Milton et Cheadle passèrent par le district de Kamloops en 1864, ils y remarquèrent d'immenses troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes et à laine qui appartenaient à la Compagnie de la Baie d'Hudson. On peut se procurer sur la côte du Pacifique, particulièrement en Californie, toutes les espèces de bétail, la race espagnole y étant la plus petite et la plus commune. Les chevaux du pays se soumettent promptement au cavalier, mais on les dresse difficilement au tirage des voitures.

"Les aborigènes de la Nouvelle-Calédonie, et surtout ceux qui habitent les bords du Pacifique, écrivait en 1856 M<sup>r</sup>. Demers, évêque de l'île de Vancouver, sont la race la plus abrutiée et la plus dégradée de l'Amérique du nord, et s'il en est quelqu'autre qui lui soit inférieure, il faut aller chez les Esquimaux pour la trouver. Les tribus qui vivent à une grande distance, tant sur les côtes de l'île de Vancouver que sur celles de la terre-ferme, jusqu'aux établissements russes, se ressentent plus ou moins de l'influence des blancs, si même, comme je suis porté à le croire, une immoralité presque aussi grande n'a pas toujours régné parmi eux. Ajoutez à cela la barbarie, la cruauté, la soif du gain et le désir du pillage....." On peut diviser cette population sauvage en tribus de la côte qui sont ichthyophages et en tribus de l'intérieur. Les Indiens de la côte passent une partie de leur existence dans leur pirogue et l'autre, à terre, dans l'indolence et l'oisiveté; aussi, sont-ils moins intelligents et moins robustes que les natifs

de l'intérieur, habitués aux longues marches et à l'exercice de la chasse. Quand la Nouvelle-Calédonie a été envahie par les chercheurs d'or, on comptait, dans les tribus de l'intérieur, de 1,000 à 1,500 Sauvages catéchisés par de zèles et courageux missionnaires du diocèse de Québec, et souvent les aventuriers rencontrèrent, avec surprise, parmi les natifs, tous les signes du christianisme. Il est difficile de fixer, même approximativement, le nombre des Indiens qui habitent un pays aussi étendu avec des habitudes de déplacements fréquents; cependant les rapports officiels des deux dernières années évaluent à 30,000 âmes la population aborigène de la Colombie Britannique, et à 10,000 celle de l'île de Vancouver. Sans renoncer à de lointaines excursions pour la guerre ou pour la chasse, les Indiens s'établissent ordinairement sur les bords des lacs, ou s'agglomèrent autour des postes de la Compagnie de la Baie d'Huson pendant les mois les plus rigoureux de l'année; et, quand vient l'été, ils se rapprochent des rivières et de la mer, afin de s'approvisionner de poisson pour l'hiver. Depuis l'immigration des chercheurs d'or, l'influence du blanc sur le Peau-Rouge a nécessairement modifié les coutumes des aborigènes dont on voit actuellement un grand nombre adonné aux travaux des mines, à ceux de l'agriculture et même à des affaires commerciales. La première attitude des sauvages vis-à-vis des immigrants fut hostile, mais cet état dura peu. Trop rusés pour déclarer la guerre ouverte à des aventuriers nombreux et déterminés, ils s'engagèrent à leur service, soit pour transporter jusqu'aux mines le bagage des chercheurs d'or, soit pour diriger les pirogues dans les parties de la rivière d'une navigation difficile et périlleuse. Dans les premiers temps, des immigrants qui se livrèrent aux Indiens, sans exercer sur eux une surveillance incessante, furent assassinés dans la forêt ou sur le fleuve, et des familles entières, que l'espoir d'un établissement avantageux attirait au nouvel *Eldorado*, disparurent avant d'y arriver. Grâce aux mesures énergiques du gouverneur, à la fermeté des juges et à l'activité de toutes les autorités de la colonie, la plupart des criminels, traqués dans les lieux qu'ils croyaient inaccessibles, furent châtiés avec la dernière rigueur. Au commencement de 1863, des blancs furent assassinés dans l'île de Vancouver. Le gouverneur ayant rendu toute leur tribu responsable du crime et ordonné à un navire de guerre de détruire les villages situés sur la côte, les trois coupables furent livrés au chef de la police, jugés, condamnés à mort et exécutés. M<sup>rs</sup>. Demers se trouvait alors sur le théâtre des événements dont il fait, dans sa lettre du 18 mai 1863, une relation touchante et dramatique. "Cet exemple sera salu

taire, dit-il, car ces jeunes gens appartenait à une troupe de pirates. Le père de l'un d'eux avait tué onze blancs depuis 1858, pour l'amour du pillage, en attaquant les canots et autres embarcations qui traversaient le golfe de Georgia, se rendant à la rivière Fraser. Il allait les attendre au milieu des nombreuses îles dont ce golfe est parsemé et jamais il n'a été découvert." Il est une remarque à faire, c'est qu'il n'y a pas encore eu, dans cette colonie, un soulèvement d'Indiens qui ait nécessité l'action de troupes anglaises, tandis que des détachements de l'armée des Etats-Unis tiennent souvent la campagne dans les territoires voisins de Washington et de l'Orégon.

Les Indiens Chilcotin passent pour être les plus dangereux de la Colombie Britannique. A l'époque de la visite de M. F. Whympet au glacier dont il a été question, ils massacrèrent plusieurs blancs isolés et tout un parti de quinze ouvriers qui travaillaient, dans une pleine sécurité, au chemin de Bute-Inlet à Cariboo. Les criminels furent poursuivis à outrance par un parti de volontaires, faits prisonniers pour la plupart et punis de mort. Les sauvages de cette tribu rencontrés par le voyageur étaient peints d'une manière bizarre et avaient un anneau dans le nez. Ils portaient, avec la couverture ordinaire, les uns, une chemise sans pantalon, les autres un pantalon sans chemise. Plusieurs se distinguaient par un costume plus pittoresque consistant en une robe de peaux de loup, le poil en dedans, frangée à l'extérieur de queues de martres et d'écureuils. Selon MM. Milton et Cheadle, les Indiens Shushwaps aimeraient passionnément la toilette. Les hommes affectionnent les grandes guêtres écarlates, les ceintures rouges et les rubans de couleur éclatante sur leurs coiffures ; les femmes de cette tribu se vêtissent aussi d'étoffes très-voyantes. Dès l'arrivée des chercheurs d'or, les Indiens Shushwaps s'engagèrent dans les voies de la civilisation ; mais, en outre de leur intempérance, les maladies, et particulièrement la petite vérole, les décimèrent tous les ans, de sorte que le jour de l'anéantissement de la tribu ne paraît pas éloigné. La langue parlée par les sauvages des diverses peuplades du vaste territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson compte une telle quantité de dialectes, qu'il est impossible de les apprendre tous. Aussi, pour faciliter leurs relations avec les aborigènes, les agents de la Compagnie inventèrent un langage corrompu, mélange d'anglais, de français, de russe et de plusieurs dialectes indiens, qui est connu et pratiqué dans l'Amérique Boréale, sous le nom barbare de *chinois jargon*. Le vocabulaire en est limité, mais il se complète au moyen de signes.

Avant la découverte de l'or, la Nouvelle-Calédonie ne comptait,

en habitants de race blanche, que les agents et une partie des trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il n'existait, dans la contrée, d'autres centres de population que les établissements de la Compagnie dont les principaux sont, sur le Fraser, les forts Langley, Hope, Yale, Alexandria et Georges, et les forts Thompson et Simpson sur les rivières du même nom. Malgré une immigration estimée à environ 40,000 aventuriers, la population blanche de la Colombie Britannique n'a été évaluée, à la fin de 1858, qu'à 17,000 âmes. On n'en comptait plus que 8,000 en 1859, 7,000 en 1860 et 5,000 en 1861. La découverte des "placers" <sup>1</sup> de Cariboo et de Big Bend ayant attiré de nouveaux chercheurs d'or dont une partie s'est fixée dans la Colonie, on peut attribuer actuellement à la Colombie Britannique une population blanche de 10,000 âmes y compris les Chinois, celle de l'île de Vancouver étant d'environ 6,000 âmes.

On a vu, au commencement de l'exploitation des placers, quelques lieux se peupler puis être désertés, comme par enchantement, selon la prospérité ou la décadence des mines et suivant l'enthousiasme ou le découragement des mineurs ; mais les entrepôts créés sur la principale artère de la Colonie augmentèrent tous les ans en importance et en fortune. Nombre d'amas de huttes, décorés par les immigrants du nom de villes, n'existent plus aujourd'hui que dans le souvenir de ceux qui y ont vécu misérablement ; tandis que Hope, Yale, Lytton progressent rapidement. Le premier des ports du Fraser, New-Westminster, s'élève en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve à quinze milles de son embouchure. La forêt de pins gigantesques sur laquelle a été conquis l'emplacement de la ville, sans être un obstacle insurmontable à son développement, éloigne cependant les cultivateurs, tant l'abattage des arbres ainsi que la destruction de leurs énormes souches sont pénibles et coûteux. Il a fallu l'énergie du colonel Moody, R. E., le fondateur de New-Westminster, et, pendant longtemps, les efforts d'un détachement d'ingénieurs de l'armée, pour surmonter toutes les difficultés de la création de cette ville qui

<sup>1</sup> C'est le nom que les Espagnols ont donné aux alluvions aurifères de l'Amérique. Les "placers" remplissent le lit d'anciens cours d'eau, d'anciennes vallées, se retrouvent dans les plaines et même sur des plateaux élevés ; mais les cours d'eau et les vallées actuels en renferment également. Ils se rattachent quelquefois à d'immenses dépôts souterrains de sable, de cailloux roulés, d'argile datant de l'époque que l'on a nommée en géologie le *Diluvium*. Ces argiles, ces sables, ces cailloux roulés, souvent agglutinés ensemble et enterrés jusqu'à d'assez grandes profondeurs (300 pieds et même plus, en Californie et en Australie), proviennent de la désagrégation de roches en place. En effet, les vallées où les "placers" se rencontrent, sont presque toujours dépendantes des montagnes que les filons de quartz aurifère sillonnent.

compte déjà plusieurs rues, des édifices publics et de vastes magasins. Avant la réunion des deux colonies, New-Westminster devint la capitale de la Colombie Britannique et le gouverneur F. Seymour continua à y résider après avoir pris charge des deux gouvernements. Le mécontentement général a fait rendre, dernièrement, à Victoria, son rang de capitale de la colonie anglaise.

Quoique ce travail soit spécialement consacré à la Colombie Britannique, il convient de mettre sous les yeux du lecteur quelques renseignements généraux sur les îles qui forment une partie importante de la colonie. Vancouver s'étend, en face du continent, sur une longueur de 300 milles, sa largeur variant entre 25 et 50 ; elle est arrosée par plusieurs rivières dont une seule, la Nimkis, qui coule dans le nord-est de l'île, est navigable. La plus grande partie du sol est rocheuse et impropre à l'agriculture ; les montagnes sont couvertes de forêts contenant toute la variété des arbres résineux ; mais les bois sont, dit-on, inférieurs en qualité à ceux de la terre-ferme. Le climat de l'île, exposée aux vents et aux brouillards de la mer, est, à part quelques endroits abrités, pluvieux, humide, froid, en un mot désagréable ; néanmoins, dans les zones arables, l'étendue des défrichements augmente tous les ans. Victoria, la capitale de la colonie et la principale station des forces navales anglaises dans le Pacifique, est admirablement située à l'extrémité orientale de l'île et doit sa prospérité à la franchise de son beau et vaste port ; mais, quoiqu'en disent certains voyageurs, elle ne rivalisera jamais d'importance commerciale avec San Francisco qui est et restera la reine du Pacifique nord-américain. Vancouver possède des gisements de houille étendus, exploités sur une assez grande échelle à Nanaimo, à peu de distance de la côte, et bien que le charbon de terre ne soit pas de première qualité, il alimente déjà le commerce de cette partie du Pacifique. On a aussi découvert des alluvions aurifères sur les rives des rivières Leech et Wolf, dans le district de Sooke, entouré de hautes montagnes faisant partie de la chaîne dorsale de l'île. Le climat y est très-rigoureux, et jusqu'à ce jour, l'exploitation de ces mines n'a pas occupé un grand nombre d'aventuriers.

Il a été aussi découvert de l'anthracite et de l'or dans les îles de l'archipel de la Reine Charlotte, situé au nord-ouest du continent, non loin de Vancouver. La principale est longue de 165 milles et sa largeur varie de 10 à 60 ; sa ligne de côtes, généralement basses, n'est encore que très-imparfaitement connue, et l'intérieur, où on a pénétré en remontant des cours d'eau et qui apparaît montagneux et boisé, est absolument inexploré. On assure, cependant, que les naturels y cultivent avec succès la pomme de terre et que le climat

de l'île est beaucoup moins rude que celui de la terre-ferme. Les aborigènes, de peau presque blanche et de haute stature, appartiennent, au dire des voyageurs, à une race très-supérieure en beauté et en intelligence à toutes celles du continent et de l'île voisine de Vancouver.

## II

Si l'on passe en revue les découvertes de gîtes de métaux précieux faites dans les différentes parties du globe, depuis la fin du dernier siècle jusqu'à nos jours, on reconnaîtra que la science y a peu contribué et qu'elles sont généralement dues au hasard. Toutefois, la géologie, sans participer directement à la découverte de l'or dans l'Australie, s'est assez avancée par l'organe de Sir Roderick Murchison, pour en provoquer la recherche. L'illustre savant, frappé de l'identité de direction qui semblait exister entre les montagnes aurifères de la Russie et celles encore inexplorées du littoral de l'Australie, ainsi que de la similitude de leur structure géologique, annonça que l'or devait exister dans les Montagnes Bleues de la Nouvelle-Galles, avant qu'un berger, servi par le hasard, en ait apporté, à Sidney, les premiers morceaux trouvés sur ce continent. A quelle circonstance la Russie a-t-elle dû, en 1774, la découverte, dans les Monts Oural, des riches alluvions qui recèlent l'or et le platine ? A la réparation d'un moulin ; et quoique le lavage des premiers graviers essayés n'ait laissé aucun doute sur leur richesse, l'exploitation de ces fameuses mines alluviales n'a commencé que cinquante ans plus tard. Dans le comté de Cabarus, aux Etats-Unis, des enfants jouant le long d'un ruisseau, remarquèrent une pierre jaune et brillante qu'ils apportèrent à leur père. Elle pesait une quinzaine de livres. Ne lui attribuant aucune valeur, l'Américain s'en servit longtemps pour fixer la porte de sa misérable demeure en la faisant voir, de temps à autre, à titre de roche curieuse. Il finit cependant par la vendre au prix de trois dollars. Elle en valait quatre mille, et il n'a pas fallu moins de quatre ans pour reconnaître que les cailloux jaunes des cours d'eau de la Caroline du Nord étaient de l'or. Cependant, dit Mr. L. Simonin, la montagne au pied de laquelle fut trouvée cette première pépite était si riche, qu'elle fut appelée par les Américains *Bull of Gold mines*, le taureau des mines d'or. Veut-on savoir l'origine de la découverte des placers de la Californie dont la richesse a émerveillé le monde ? Ce sera Marshall, alors employé à la scierie de bois que le capitaine Sutter avait établie à Coloma, sur la rivière Améri-

caine, près du Sacramento, qui l'apprendra au lecteur. " Nous avions l'habitude de détourner tous les soirs l'eau de la scierie dans le canal de fuite, et je descendais le matin pour voir si quelques dégats s'étaient produits pendant la nuit. Le 19 janvier 1848, je descendis comme de coutume. Après avoir fermé la vanne, j'entrai dans le canal de fuite vers l'extrémité inférieure. Là, sur la roche, que l'eau venait d'occuper, je découvris l'or..... " Bien que l'existence du précieux métal, dans les alluvions de plusieurs cours d'eau de la province de Québec, ait été signalée, dès 1835, par le lieutenant Baddeley, R. E., la découverte du seul district aurifère exploité jusqu'à ce jour, celui de la Rivière Gilbert, serait aussi le fait du hasard. On rapporte, en effet, que la fille d'un habitant nommé Gilbert, abreuvant un cheval à cette rivière, y trouva un caillou brillant dont elle ne soupçonnait pas la valeur, et qu'elle remit à son père. Celui-ci soumit le caillou à l'examen d'un orfèvre de Québec qui le reconnut pour un morceau d'or pur de la valeur de quarante dollars. Ne sait-on pas, enfin, sans sortir de ce continent, que si M. M. J. Campbell et R. G. Fraser ont trouvé de l'or alluvial, en 1857, dans la Nouvelle-Ecosse, après plusieurs essais des graviers de la côte, ce fut un chasseur, le capitaine C. L'estranger, R. A., qui ramassa, l'année suivante, dans la forêt de Tangier, le premier morceau de quartz aurifère. Depuis, on a découvert, dans cette province, de nombreux filons, courant à la surface même du sol, sur lequel gisaient ça et là des débris de roches étalant aux yeux leur richesse extraordinaire. Il serait possible de citer d'autres exemples de la révélation de gîtes de métaux précieux due au hasard, car les plus fameuses mines d'argent du Pérou et du Chili ont été ainsi découvertes.

La Colombie Britannique n'a pas échappé à la loi commune ; car, si l'on en croit Mr. R. C. Mayne, la première révélation de l'existence de l'or dans la contrée, serait due à un sauvage qui trouva une grosse pépite, en se désaltérant à la rivière Nicowameen. Il la porta à l'officier en charge du fort Kamloops ; et, dans le cas où le fait manquerait d'exactitude, il n'en est pas moins certain que lorsque la découverte de l'or, dans le bassin du Fraser, a été signalée officiellement, en 1856, la Compagnie de la Baie d'Hudson savait, depuis longtemps, que le précieux métal existait dans les graviers du fleuve et dans ceux des tributaires. Ces mines alluviales étaient connues des sauvages qui, de temps en temps, apportaient de l'or aux agents de la Compagnie, sans leur cacher qu'ils le trouvaient aux environs du fort Thompson et dans le voisinage des lacs Shushwaps et Kamloops. Les travaux des Indiens restèrent longtemps ignorés des coureurs d'aventures. Les premiers qui

franchirent les Montagnes Rocheuses, au commencement de 1857, furent des Canadiens et des métis de la Rivière-Rouge. Vers la même époque, un parti de chercheurs d'or venant de l'Orégon, sous la direction d'un nommé Joseph Lavigueur, remonta la rivière et le lac Okanagan sans avoir eu à surmonter de grands obstacles. Arrivé au confluent du Fraser et de la rivière Thompson, Lavigueur y rencontra quelques blancs et des sauvages au travail des mines, le produit journalier du lavage au "rocker"<sup>1</sup> étant de cinq à huit dollars par tête. Ces résultats n'étaient pas assez avantageux pour fixer les explorateurs sur ces placers et ils résolurent de s'avancer à une centaine de milles, au Nord-Ouest, en cherchant l'or sur leur chemin. Ils en trouvèrent dans tous les graviers qu'ils essayèrent et leur exploration se termina par la découverte d'un gîte alluvial étendu, produisant de vingt-cinq à trente dollars par jour et par homme. La saison était trop avancée pour entreprendre immédiatement l'exploitation des mines et, d'ailleurs, les outils ainsi que les provisions manquaient aux mineurs. Ils résolurent de la remettre à l'année suivante et, revenant sur leurs pas, ils descendirent le Fraser. Le succès de cette expédition détermina d'autres aventuriers à pénétrer dans l'intérieur du pays, par différentes voies, de sorte que les placers des districts de Hope, Yale, Bridge-Water, et surtout ceux de la rivière Thompson, étaient déjà signalés aux chercheurs d'or, lorsque la Nouvelle-Calédonie, en devenant colonie anglaise, prit le nom de Colombie Britannique. La découverte des mines d'or alluvial dans le voisinage des forts Georges et Alexandria, celle des pentes aurifères de la chaîne secondaire de montagnes où la rivière Quesnel prend sa source, celle enfin des districts de Cariboo et de Kootanie, n'eurent lieu que dans les deux années suivantes. On trouvait l'or, non seulement sur les rives des principaux cours d'eau, mais aussi, et même en plus grande quantité, sur les bords et dans le lit des tributaires. Le précieux métal existait, en outre, dans les alluvions des curieuses terrasses disposées en trois étages et parfaitement nivelées, qui s'étendent du fort Alexandria aux défilés

<sup>1</sup> *Rocker, Cradle*, Berceau. Appareil inventé par les Chinois, dit-on, pour le lavage des graviers aurifères. Il a la forme d'une caisse allongée, d'un berceau. Un crible sous lequel est un châssis incliné recouvert d'une toile, est placé à la partie supérieure du berceau. On jette sur le crible les matières à laver, puis on berce d'une main en arrosant de l'autre. Les matières les plus fines ainsi que les menues particules d'or passent avec l'eau à travers les trous du crible. Les gros morceaux d'or bien lavés et, par suite, très-visibles, restent sur le crible au milieu des cailloux. Les matières légères descendent, de la toile inclinée, sur le fond du "rocker" d'où elles s'échappent avec l'eau qui les entraîne. Presque tout l'or menu s'arrête sous le crible à la tête de la toile et, si l'appareil est bien manœuvré, aucun grain du précieux métal ne doit en sortir.



d'Yale, sur une longueur d'environ trois cents milles, en imprimant à cette partie de la grande vallée du Fraser un caractère si original. Les terrains aurifères de la Colombie Britannique paraissent être le prolongement de ceux de la Californie, et les uns et les autres appartiennent, probablement, à la même formation et au même âge géologiques. L'or existe dans cette contrée en plusieurs sortes de gisements : 1° dans des alluvions *anciennes* que l'on trouve en nappes, capricieusement étendues, soit sur les contreforts élevés, soit dans des dépressions du terrain. 2° Dans des alluvions comparativement *modernes* et postérieures aux dernières révolutions géologiques; elles forment des terrasses ou des bancs peu élevés au-dessus des plaines et comblent aussi des vallées sèches, autrefois traversées par des cours d'eau torrentueux; elles sont souvent enrichies par des alluvions anciennes entraînées et déposées de nouveau, après un remaniement provenant de causes naturelles. 3° Enfin, dans les alluvions de l'*époque actuelle*, moins profondes et moins riches que celles précitées. Il paraît, que dans certains endroits, on a trouvé deux des catégories d'alluvions, et même les trois, en couches superposées très-distinctes et séparées, les unes des autres, par des épaisseurs plus ou moins considérables de matières stériles. Dans ce cas, les alluvions anciennes sont toujours très-profondes. Quant aux *dépôts primitifs* de l'or, dans des roches en place, leur situation est encore inconnue.

La nouvelle de ces découvertes, confirmées par les rapports officiels du gouverneur Douglas, courut de Victoria à San Francisco en suscitant partout une grande excitation et, vers le milieu de l'année 1858, la côte du Pacifique fut dans le paroxysme de la fièvre de l'or. On vit alors se renouveler, sur moindre échelle toutefois, les scènes étranges et caractéristiques des deux grandes immigrations précédentes en Californie et en Australie. Le mineur, le commerçant, le spéculateur sur terrains, encombrèrent les navires en partance pour le nouvel *Eldorado*, et, bientôt, les moyens de transport devinrent insuffisants. Etaient-ce uniquement l'espoir d'une fortune improvisée ou bien le vague attrait de l'inconnu qui enlevaient, en quelques semaines, plus de trente mille hommes à la population valide de la Californie? La lettre suivante d'un habitant de San Francisco répond à cette question. " La Californie, écrivit-il alors, doit aujourd'hui faire mieux que prôner son climat et ses propres ressources; elle doit assurer à tous une justice égale et ne plus laisser triompher le fait, l'audace et l'impunité, sur le droit. Elle doit supprimer les taxes vexatoires sur les étrangers; en un mot, elle doit faire assez de réformes pour que la régularité du gouvernement britannique ainsi que l'équité de ses magistrats ne soient

plus, pour les mineurs, une raison déterminante d'abandonner le pays où ils sont venus pleins d'espérances et dont ils s'éloignent sans regrets." Le désordre qui régnait encore en Californie a donc été la cause de l'émigration d'une partie des mineurs. Elle prit rapidement de telles proportions, que nul avertissement, nulle considération ne purent arrêter l'élan général. "Le 27 juin, lit-on dans le journal du capitaine R. C. Mayne, "La République" portant huit cents passagers, arrive de San Francisco au port d'Esquimalt; le 1<sup>er</sup> juillet, c'est la "Sierra Nevada" avec mille neuf cents aventuriers; le 8 du même mois, "Le Cortès" et "L'Orizaba" en amènent, à eux deux, environ deux mille huit cents. Le chemin d'Esquimalt à Victoria, à peine fréquenté il y a quelques mois, est aujourd'hui suivi par des milliers de gens de toutes nations. Tous s'empressent de partir pour le Fraser, les uns sur steamers, les autres sur navires à voile, un grand nombre dans des bateaux pontés ou dans des canots de sauvages."

Cependant les rapports des premiers arrivés à *la terre promise* étaient de nature à calmer l'enthousiasme général. Ces malheureux exposaient en termes navrants les fatigues, les privations et les périls du voyage à travers la forêt, ainsi que leurs déceptions, une fois parvenus aux mines, par suite de la médiocrité de richesse des graviers, des difficultés de leur exploitation, et enfin de la rareté et du prix élevé des vivres. Mais, telle imagination refroidie par ces nouvelles décourageantes, s'exaltait de nouveau au récit d'un succès, fut-il même un fait isolé. A vrai dire, les rapports ne cessèrent d'être contradictoires pendant cette première période de l'immigration vers le Fraser. Selon les uns, "les explorateurs revenaient désespérés à Victoria, en maudissant le jour de leur départ de la Californie..... Aux mines, la situation était déplorable et affreuse pour la masse..... Des mineurs expérimentés qui avaient visité les 'placers' et travaillé en divers endroits, jugeaient le Fraser et tout le pays d'une manière très-défavorable....." Suivant les autres, "les mines étaient étendues et plus riches que dans aucun autre pays aurifère.... Beaucoup de travailleurs trouvaient chacun jusqu'à quatre onces d'or par jour en lavant les graviers au "rocker"..... Un Français avait gagné \$10,000 en cinq semaines..... Tout ce que rapportaient les journaux, à propos de gens mourant de faim, était mensonge....." De ces nouvelles si opposées, quelles étaient donc les plus dignes de foi? Répandues sous l'influence d'impressions exagérées, leurs auteurs avaient tous cédé à une regrettable surexcitation, résultat d'un découragement ou d'un enthousiasme irréflechis. Les difficultés de l'entreprise, très-graves au début de l'immigration, devaient nécessairement dimi-

nuer et s'aplanir d'elles-mêmes avec le temps. Quant à l'or, son existence dans le bassin du Fraser, parfois en riches dépôts, était déjà un fait incontestable ; mais sa distribution générale dans les alluvions offrait autant d'irrégularité, peut-être même plus d'inconstance, que dans les autres contrées aurifères. Aussi, ceux qui, à cette époque, pesèrent les choses mûrement et avec impartialité, ont-ils écrit, " que les découvertes faites, en 1858, sur les rives du Fraser comme sur celles de ses affluents, n'avaient pas encore assez d'importance pour justifier le départ des mineurs de la Californie où les chercheurs d'or avaient, alors, plus de chances de fortune que dans la Colombie Britannique."

Le gouverneur Sir J. Douglas se montra plein d'énergie et de ressources dans ces circonstances impérieuses et difficiles. Il avait à sauvegarder les droits de la Couronne et ceux de la Compagnie de la Baie d'Hudson, tout en favorisant et en protégeant l'immigration dont dépendait l'avenir de la colonie. Ses actes, dans leurs principales dispositions, assujétirent la navigation du Fraser à certaines conditions, réservèrent à la Compagnie de la Baie d'Hudson le monopole du commerce et imposèrent aux chercheurs d'or l'obligation d'une licence pour travailler aux mines. On a vu que la plupart des immigrants s'arrêtaient à Victoria, dans l'île de Vancouver, avant de remonter le Fraser, de sorte que des milliers d'aventuriers, parmi lesquels nombre de désespérés de tous pays, campèrent autour de la ville. Les scènes violentes dont la Californie avait été le théâtre, étaient encore présentes aux esprits ; mais, grâce à la fermeté et aux sages mesures des autorités anglaises qui, cependant, ne disposaient ni de troupes, ni même d'une force de police régulière, l'ordre et la sécurité ne cessèrent de régner au milieu de cette agglomération d'hommes que l'on aurait jugé indisciplinables. Une seule fois, le gouverneur crut nécessaire de requérir l'appui d'un navire de guerre de S. M. B. ; son intervention devint inutile, parceque l'agitation causée par l'intempérance de quelques aventuriers s'était calmée avant le débarquement des soldats de marine. Sir J. Douglas se plaisait à haranguer les immigrants. Sans leur dissimuler les difficultés ainsi que les périls du moment, il leur promettait, pour un temps peu reculé, les améliorations matérielles qui donneraient une nouvelle face au pays sauvage où ils allaient tenter la fortune. " Je ne vous certifierai pas, leur disait-il, qu'il y a beaucoup d'or au Fraser, parceque je n'ai pas vérifié le fait moi-même, mais j'ai à cet égard une opinion arrêtée et je suis persuadé que tout le pays arrosé par ce fleuve constitue une région aurifère d'une étendue et d'une richesse incalculables." La suite a justifié

les prévisions du gouverneur ; mais, quoique ses discours fussent accueillis avec empressement par la masse des immigrants, ses actes officiels ne laissaient pas de mécontenter ceux qui avaient déjà calculé les bénéfices de quelque entreprise commerciale ou qui protestaient contre l'impôt mensuel du droit au travail des mines. D'un autre côté, des Américains revendiquaient la libre navigation ainsi que la faculté de trafiquer dans les eaux du Fraser, sous le fallacieux prétexte qu'on ignorait encore si le fleuve ne coulait pas sur le territoire de l'Union. Ces prétentions étaient cependant injustifiables, puisque le traité du 15 juillet 1846 avait fixé, le 49<sup>e</sup> degré de latitude boréale, comme ligne imaginaire de séparation entre les possessions britannique et américaine.

Par suite de ces dissentiments, beaucoup d'aventuriers ne dépassèrent pas Victoria et retournèrent en Californie. Il faut suivre aux mines ceux qui s'y rendirent, en empruntant au correspondant humoriste de "l'Alta California," si ce n'est la lettre, au moins l'esprit de la description sommaire du voyage. "Vous partez enfin de Victoria sur le steamer "Sea Bird," après avoir eu soin de vous pourvoir d'une licence de travail ; elle n'est valable que pour un certain temps, mais vous la renouvellez entre les mains d'un agent du gouvernement qui vous attend aux 'placers' ..... Vous n'emportez qu'un poids de bagage et de provisions fixé par les règlements du gouverneur, afin de ne porter aucun préjudice aux affaires commerciales de l'hon. Compagnie de la Baie d'Hudson..... Si le capitaine du steamer est nanti d'un permis de navigation, [il coûte douze dollars pour un bateau ponté et six pour une embarcation ouverte] vous remonterez le Fraser dont l'entrée est surveillée par un navire de guerre de S.M.B..... Vous avez payé \$20 à \$25 pour prix de la traversée de deux jours de Victoria à Fort Hope, mais on ne vous doit, à bord, ni le logement ni la nourriture, ces détails étant laissés à l'industrie du voyageur. .... A Fort Hope, où vous débarquez, la vie des mines commence, et vous vous installez sous la tente avec votre bagage et vos provisions. Ceux dont l'imagination s'est refroidie ou qu'épouvantent les misères et les périls du trajet à travers la forêt, ne vont pas plus loin. Ceux que l'espoir ou la nécessité poussent en avant, s'embarquent dans une pirogue d'Indiens et, la pagaie à la main, luttent contre le courant avant d'arriver à Fort Yale..... Jusque là, rien d'impossible, rien que ne puisse faire une femme. Mais tout le monde ne peut rester à Fort Yale et il faut aller plus loin. Comment ? La rivière embarrassée de rapides est impraticable ; les rives abruptes sont inaccessibles ; peu importe, il faut passer. .... Les Indiens ont imaginé un chemin de traverse et on s'en-

gage dans ce chemin. Il y a dix-huit milles de Fort Yale à Indian Ranch. Il est impossible de se figurer les difficultés de cette voie, à peine frayée dans la forêt vierge, et obstruée par des troncs d'arbre si nombreux que le voyageur ne saurait exercer sa patience à les compter.....Il s'agit de franchir deux montagnes à pic dont l'une a plus d'un mille de hauteur. Si on était léger de bagage, on rirait de ces obstacles. Mais, regardez passer ces hommes : ils sont quinze ou vingt qui plient sous le faix, la sueur au front, à court d'haleine. Ici, ils escaladent un énorme tronc d'arbre ; plus loin, ils rampent par dessous un autre ; là, ils se cramponnent à une touffe de petits arbustes pour franchir un précipice au fond duquel une mort affreuse attend celui qui dégringolerait. Et les torrents rapides qu'il faut passer à gué!.....Que mangeront ces hommes éreintés, à la fin de la journée ? Une galette, un morceau de lard, des haricots cuits au sel. Où coucheront-ils ? Sous un arbre et sur la dure. Le lendemain que feront-ils ? Ils iront plus loin, ils iront ainsi tant qu'ils pourront aller..... Ils arriveront enfin, choisiront un "claim,"<sup>1</sup> puis ils attendront que l'eau baisse, un mois peut-être, avant de pouvoir expérimenter leur mine, et si elle ne contient pas assez d'or pour les payer, ils chercheront fortune ailleurs. ....Est-ce que tous les billets gagnent à la loterie ?

Il fallait, en effet, être doué d'une foi robuste en la fortune pour jouer sa vie contre une chance de succès aussi hasardée que l'était, alors, dans la Colombie Britannique, la rencontre d'un "claim" riche. Malgré la rareté des numéros gagnants, les billets de cette grande loterie de mines d'or se prirent avec une rapidité surprenante. Dès le mois de septembre, les rives du Fraser, aux environs des forts Hope et Yale, celles de la rivière Thompson ainsi que les bords de cours d'eau secondaires, étaient peuplés de mineurs ; et, quoique la valeur de l'or embarqué après enregistrement ne soit fixée qu'à \$337,765, M. D. C. F. Macdonald assure que le produit des mines, en 1858, a dépassé \$2,000,000. Des partis d'explorateurs qui s'avancèrent à de grandes distances au delà du fort Yale, furent maltraités par les sauvages et durent revenir sur leurs pas ; mais les Indiens ne se maintinrent pas longtemps dans leurs dispositions inquiétantes et, tout au contraire, devinrent

1. On appelle *claim* la superficie de terrain aurifère concédée par les règlements ou par une loi à chaque mineur, ou compagnie de mineurs. La longueur du "claim," mesurée sur la direction générale d'un cours d'eau, est fixée par la loi de 1867, dans la Colombie Britannique, à cent pieds, sa largeur étant celle de la vallée. Si la largeur de la vallée dépasse 300 pieds, le "claim" ne mesure que cinquante pieds sur le cours d'eau, sa largeur étant de 600 pieds. Quand la vallée n'a pas cent pieds de largeur, le "claim" est de cent pieds carrés.

bientôt les auxiliaires ou les serviteurs des mineurs qui ne furent, que trop souvent, victimes de leur astuce et de leur cupidité. Les premiers immigrants passèrent, certainement, par de rudes épreuves; car, en outre de toutes les misères de la vie des bois, ils eurent à lutter contre les obstacles incessants que la nature opposa à leurs travaux. L'exploitation laborieuse des mines, noyées par les eaux d'infiltration ou envahies par des inondations répétées, devenait souvent plus onéreuse que profitable; mais il suffisait d'une bonne fortune exceptionnelle, au milieu de bénéfices modiques ou de mécomptes complets, pour raviver l'espérance dont vivent ordinairement les chercheurs d'or. C'est ainsi que se passèrent aux mines de la Colombie Britannique les derniers mois de l'année 1858, en alternatives de succès et de revers, d'exaltation et d'abattement, suivant la richesse ou la pauvreté des "claims," et, surtout, selon le tempérament des mineurs. Dès que les approches de l'hiver se firent sentir, un grand nombre descendit le Fraser, les uns avec la résolution de le remonter l'année suivante, les autres s'éloignant pour toujours. Beaucoup d'aventuriers se fixèrent à Lytton, Yale et Hope, pendant la saison rigoureuse, tandis que les plus robustes et les plus braves hivernèrent près de leurs mines.

## III

Le cadre dans lequel cette étude doit nécessairement se maintenir, ne comporte pas la relation circonstanciée de tout ce qui s'est passé aux mines de la Colombie Britannique, après l'arrivée des chercheurs d'or. Ce sera donc des deux districts les plus renommés, ceux de Cariboo et de Big Bend, que l'on s'occupera particulièrement. Le lecteur visitera le premier, vers le milieu de 1863, époque où il était dans l'éclat de sa richesse, et, de 1865 à 1866, il suivra, sur les pentes occidentales des monts Selkirk, les explorateurs qui ont trouvé les 'placers' non moins riches du district de Big Bend. Il est cependant impossible de passer sous silence absolu les autres découvertes, non plus que les produits, qui, de 1859 à 1864, ont classé la colonie au nombre des pays aurifères les plus célèbres, et un exposé sommaire des principaux faits survenus, pendant ce laps de temps, suffira pour combler la lacune qui eut interrompu le fil de la narration.

Durant les quatre premières années qui suivirent l'invasion de la Colombie Britannique par des aventuriers de tous pays, le nombre des mineurs a varié de 8000 à 5000. Ils continuèrent l'exploitation

des 'placers' déjà connus et ils étendirent, au loin, leurs nouvelles découvertes. Celle de mines alluviales sèches, "Dry Diggings" à cent milles au nord de Fort Yale, fut une bonne fortune, à cause de la facilité de leur travail, comparativement à celui des mines lenvahies par l'eau. Les 'placers' de Sushwaps, à l'est de Lytton, occupèrent un groupe de mineurs ; un autre s'adonna au travail des dépôts aurifères situés au nord-ouest du Fraser, à Bridge-River, Lillooet, Last-chance, Bella-Coola, Skeena et Nass. On assurait alors que Steckeen-River, qui sort de la même montagne que Peace-river, arrosait aussi une contrée aurifère. C'est un Canadien du nom de Choquette qui a découvert ces mines, et elles occupaient un millier d'hommes vers le milieu de 1862. Dans le sud de la colonie, plusieurs centaines de chercheurs d'or, parmi lesquels beaucoup de Chinois, exploitèrent, pendant longtemps, les graviers des rivières Similkameen, Okanagan et Roch, ainsi que ceux de leurs affluents, avec un bénéfice journalier d'une quinzaine de dollars par homme. Les lavages d'alluvions se poursuivirent, avec succès, dans le district de Kootanie dont le climat permettait, pendant sept à huit mois de l'année, le travail de mines assez riches pour donner à chaque "rocker" un produit quotidien de deux à six onces d'or. Vers le milieu de 1864, 700 mineurs étaient à l'œuvre le long de Wild-horse-creek, et on rapporte qu'une cinquantaine de compagnies qui lavaient la matière aurifère au moyen de "Sluices" en retirèrent, chacune, de \$300 à \$1000 par semaine. L'hiver de 1867 à 1868 a été, par exception, très-sévère dans le district de Kootanie et aux mines des rivières Rock et Similkameen ; la neige, amoncelée dans les chemins, les rendirent impraticables et le manque de provisions, aussi bien que la rigueur de la saison, causèrent la suspension des travaux. Parmi les nouvelles exploitations de 1860, année pendant laquelle l'exportation certifiée du précieux métal a été de \$1,652,621, on cite celle des alluvions de la rivière Quesnel ; environ 600 mineurs en ont extrait, chacun, le produit quotidien de huit à vingt dollars et on y a trouvé des pépites du poids de six à huit onces. Cette dernière circonstance engagea des explorateurs à s'avancer au nord, et d'examen en examen, ils arrivèrent à Antler-Creek dont la découverte précéda celle du fameux district de Cariboo. La foule des mineurs se rua sur les 'placers' d'Antler-creek d'une richesse extraordinaire et faciles à exploiter par suite du peu de profondeur de la roche sur laquelle l'or repose et, pendant toute une saison, ces mines seules ont produit, chaque jour, au moins \$10,000. On signale parmi les plus favorisées, deux compagnies de trois mineurs qui ont retiré de leur 'claims,' en trois semaines, une quantité d'or estimée, pour l'une à \$83,000, pour l'autre

à \$38,000 : deux compagnies de cinq mineurs auraient fait, chacune, dans le même espace de temps, un bénéfice de \$25,000. En résumé, les mines d'Antler-Creek, exploitées par 1,500 hommes, auraient produit, en 1861 d'après D. C. F. Macdonald, une valeur en or de \$2,291,409. Selon le même auteur, 3,500 mineurs dispersés sur les rives du Fraser, de Fort Georges à Fort Hope, et sur celles des rivières Quesnel, Thompson, Bridge, Okanagan et Rock ont extrait de leurs alluvions et de celles des affluents, une quantité d'or représentée par \$4,500,000. Le produit total des mines de la colonie, en 1861, serait donc de \$6,791,409, évaluation qui peut être contestée. Mais il est certain qu'une valeur en or de \$7,000,000 a été exportée, après enregistrement, pendant les années 1859, 1860, 1861 et 1862, et on peut affirmer, sans crainte de tomber dans l'exagération, que ce chiffre semi-officiel est bien au dessous de la production réelle des mines de la Colombie Britannique durant ces quatre années. Il faut, en effet, tenir compte de l'or emporté par les mineurs qui ont grand soin d'en cacher la valeur, ainsi que de celui trouvé par les Chinois et par les natiis, disséminés dans les districts, où beaucoup d'entre eux travaillent pour leur propre compte.

Le chercheur d'or qui a remonté le Fraser, en 1858, pour s'avancer ensuite vers le nord, s'il eut fait le même trajet en 1863, aurait été surpris de l'amélioration des voies et moyens de communications réalisée en cinq ans. A la dernière époque, c'était par le lac Harrison et le chemin de Lillooet, qu'on se rendait généralement au district de Cariboo, distant d'environ 450 milles de Westminster. Un steamer transportait le voyageur à Douglas, situé à l'extrémité septentrionale du lac Harrison, puis il naviguait en pirogue sur la rivière du même nom et sur deux petits lacs, avant d'arriver à Lillooet, ville assise sur un plateau appartenant aux fameuses terraces du Fraser. Un service de voitures publiques fonctionnait entre Lillooet et Soda-creek et on passait le fleuve dans un bac. La route, d'un parcours de 175 milles, unie et large, est faite en grande partie, dans les vallées ; mais, en certains endroits, le voyageur est aussi émerveillé de la hardiesse des travaux et des difficultés vaincues, que de la beauté des sites qui s'offrent à la vue. La distance de soixante milles, qui sépare Soda-creek de la rivière Quesnel, est franchie sur un steamer et on arrive enfin à Richfield, au centre du district de Cariboo, par un chemin praticable pour les bêtes de charge et ouvert, à travers la forêt, dans une des parties les plus accidentées du territoire de la colonie. Il ne manquait pas de tavernes sur cette route fréquentée par les mineurs ; mais si l'on buvait à l'excès dans ces hôtelleries où le lit était un meuble inconnu, on y



faisait alors maigre chère, au dire de ceux qui ont publié la relation de leur voyage. Néanmoins, elles constituaient un véritable progrès, si l'on se reporte aux premiers temps de l'immigration des chercheurs d'or.

La chaîne des Montagnes Rocheuses se divise en deux branches, entre les 54 et 55 degrés de latitude, et celle qui s'étend vers l'ouest, sur une longueur d'environ cent milles, pour tourner ensuite au nord, prend le nom de "Peak-Mountains." C'est dans l'angle ouvert, formé par les deux branches, qu'est situé le district de Cariboo, autour duquel le Fraser décrit une immense courbe en forme de fer à cheval. Le sol, déchiré par de violentes commotions souterraines, porte les traces des révolutions géologiques qui l'ont bouleversé. Les convulsions de la nature ont été telles, que les différentes couches du terrain, selon ce qui est rapporté, sont redressées de champ et que d'anciens lits de cours d'eau se trouvent actuellement sur les pentes des montagnes. L'hiver est sévère et long dans ce district où le sol disparaît pendant sept mois de l'année sous une couche de cinq à dix pieds de neige. Les monts Snowhoe, Burdett et Bald ont une altitude de 5,000 à 10,000 pieds et, c'est de leur flanc occidental que sont probablement sortis, et descendent de nos jours, les cours d'eau anciens et actuels dont le lit et les rives recèlent les trésors enfouis depuis des siècles. La roche sur laquelle l'or repose, à une profondeur qui varie de vingt à cent pieds, est généralement le schiste bleu. La couche aurifère est formée par l'argile bleue ou jaune superstratifiée d'un lit de gravier. De vieux mineurs californiens, ayant remonté le Fraser en explorant ses rives, ainsi que celles des tributaires, observèrent qu'en s'avancant au nord, ils trouvaient des particules d'or de plus en plus grosses auxquelles des morceaux de quartz adhéraient fréquemment. Ces circonstances devinrent encore plus remarquables, lorsque les explorateurs arrivèrent aux lieux où les cours d'eau, sortis des montagnes précitées, se jettent dans le fleuve, et ils en conclurent que ces montagnes renfermaient les gîtes primitifs du précieux métal. Jusqu'à ce jour, ces gîtes n'ont point été découverts, soit que la richesse des alluvions ait détourné les mineurs de la recherche des filons, d'une exploitation plus difficile et plus coûteuse, soit que l'excentricité des phénomènes géologiques qui ont modifié le relief du district ait dérouté les explorateurs. On attribue aussi à une opinion regrettable, celle de l'appauvrissement des filons en profondeur, le peu d'efforts consacrés à leur recherche. Les mineurs se seraient persuadés que les gîtes primitifs de l'or sont maintenant dépouillés de leur principale richesse répandue dans les alluvions dont les produits

extraordinaires n'ont été surpassés dans aucun autre pays. Ce qui caractérise le district de Cariboo, en outre de la richesse des alluvions, c'est l'interruption des dépôts aurifères anciens, rejetés tantôt à droite, tantôt à gauche, et soulevés, par fois, à de grandes hauteurs audessus des cours d'eau actuels. Il faut s'en rapporter au hasard, autant qu'à l'expérience, pour trouver de telles mines enterrées sous une épaisseur considérable de matières stériles, dans des terrains couverts de bois et déchirés de ravins. Aussi, nombre d'aventuriers ont-ils perdu leur temps et épuisé leurs ressources, à côté de ceux qui se sont enrichis.

Parmi les cours d'eau du district de Cariboo sur lesquels se trouvent les 'placers' les plus fructueusement exploités, on en cite de quinze à vingt comme exceptionnellement riches et, à leur tête, Conklin-creek, Lowhee-creek et surtout Williams-creek qui a fait la fortune d'un grand nombre de mineurs. Le 'claim' d'Ericson, sur Conklin-creek, a produit un jour 420 onces d'or et, le lendemain, 1,000 onces. Pendant un certain temps, on a retiré du 'claim' de Sage Miller sur Lowhee-creek, de 300 à 400 onces d'or par jour; le quartz adhérait, en plus ou moins grande quantité, à des pépites dont le poids a souvent dépassé une livre. L'or de Lowhee-creek est beaucoup plus gros et plus pur que celui de William's-creek qui contient une quantité notable d'argent. On a d'ailleurs remarqué, dans le district de Cariboo, beaucoup de variation dans la valeur de l'or provenant de cours d'eau voisins les uns des autres et descendant des mêmes montagnes.

William's-creek prend sa source près du mont-Bald, coule rapidement à travers une profonde vallée et, avant de tomber dans le Fraser, réunit ses eaux à celles de Willow-creek, à environ six milles au-dessous de Richfield. La découverte de ce cours d'eau, que l'on considère comme ayant été le plus riche du monde, est due au prussien William Dietz et à l'écossais Rose, deux des plus intrépides pionniers de l'immigration; mais, ainsi que cela ne se voit que trop souvent, ces deux malheureux n'en ont retiré aucun profit. Lorsque les chercheurs d'or accoururent au nouveau district, William Dietz et Rose l'abandonnèrent pour se mettre à la recherche d'autres 'placers.' L'Écossais disparut et, plus tard, son cadavre fut trouvé dans la forêt par un parti d'explorateurs; il avait gravé sur sa tasse d'étain, accrochée à une branche d'arbre, son nom et ces mots: "Je meurs d'inanition." Quant à William Dietz, abattu par la fièvre rhumatismale, il dut retourner à Victoria où il vécut de la charité publique. Les travaux de mine entrepris à William's-creek, pendant les mois favorables de 1862, furent généralement heureux et on évalue leur produit, pour cette seule

saison, à \$620,000. Environ 4000 mineurs étaient disséminés, en 1863, sur une longueur de sept milles du cours d'eau, et, à la fin de l'année suivante, on n'en comptait plus que 1,500, dont la moitié passa l'hiver aux mines. Avant la découverte de ce district, la plupart des aventuriers descendaient le Fraser, aux approches de l'hiver, pour dépenser joyeusement, à San Francisco ou à Victoria, ce qu'ils avaient gagné pendant la saison des travaux. Il est vrai, qu'alors, l'exploitation des mines, ayant généralement lieu à ciel ouvert, était forcément suspendue pendant les mois rigoureux, tandis que celle des alluvions *anciennes* de Cariboo, se faisant au moyen de travaux souterrains, permettait d'extraire, en tous temps la matière aurifère dont le lavage pouvait être différé. <sup>1</sup> On ne saura jamais, d'une manière précise, quelle a été la quantité de l'or retiré des alluvions de William's-creek ; mais en la basant sur les exemples cités par M. Matthew Macfie, elle a dû être énorme. Selon ce voyageur, Canadian-claim, Never-sweat-claim, Tinker-claim, chacun d'une étendue de 120 pieds sur le cours d'eau, ont produit une valeur en or de 180,000, 100,000, et 120,000 dollars. Celle de Diller-claim et de Moffat-claim, ne mesurant l'un et l'autre que cinquante pieds, a été de \$240,000 et de \$90,000. On a retiré, en un seul jour, de Steel-claim 409 oz. d'or, et la production de cette mine a été de \$105,000. Son étendue était de quatre-vingt pieds, comme celle de Burn's-claim où il a été trouvé une valeur en or de 140,000 dollars. Cunningham-claim réunissait sans doute plusieurs concessions, puisqu'il est signalé comme ayant 500 pieds d'étendue ; il a produit \$270,000. La compagnie Adams, dont la mine mesurait aussi une longueur extraordinaire sur le cours d'eau, a extrait, en moyenne, par chaque cent pieds, une quantité d'or valant \$50,000 tandis que Watty-claim, de cette dernière étendue, a produit \$130,000. On assure, enfin, qu'il a été retiré de Dillon-claim, en un seul jour, 102 livres d'or ! Lorsque MM. Milton et Cheadle ont visité le district de Cariboo, à la fin d'octobre 1863, les travaux de plusieurs mines étaient encore en activité, entre autres ceux de Ruby-claim, Caledonian-claim et Cameron-claim, le principal propriétaire du dernier, qui est un Canadien anglais de la province d'Ontario, ayant donné son nom au centre de

<sup>1</sup> En outre du "Rocker" qui est surtout convenable pour les explorateurs, les autres appareils de lavage sont : le *Long-tom*, sorte de berceau à grandes dimensions et fixe. Le *Sluice* canal de bois ou passe un fort courant d'eau et dans lequel on jette les matières aurifères à laver. Le *Flume*, canal de dimensions plus grandes. En Californie, les mineurs, non contents de fouiller les placers, ont aussi exploité le lit des rivières en les détournant. Ils ont même abattu des plateaux d'alluvions, des collines tout entières, au moyen d'une méthode hardie qui a pris naissance dans le pays et qu'on nomme la méthode hydraulique.

population créé à William's-creek. On a recueilli, sous leurs yeux, une valeur en or de \$5,000, comme produit du lavage de la matière aurifère extraite d'un des puits de Ruby-claim pendant quinze heures de travail. Cameron-claim a été l'un des plus renommés du district ; il n'occupait, alors, que quatre-vingt mineurs dont le salaire quotidien variait de dix à seize dollars. La propriété était exploitée, au moyen de trois puits et de travaux souterrains qui produisaient ensemble de \$10,000 à \$25,000 par semaine, les frais de l'exploitation, s'élevant, pour le même temps, à environ \$7,000. C'est pendant les trois années 1863, 1864 et 1865 que les mines de la Colombie Britannique ont été les plus productives ; car la valeur certifiée de l'or exporté est de \$8,000,000.

Vers le milieu de 1866, de nouvelles découvertes augmentèrent encore l'importance du district de Cariboo. Elles eurent lieu à 190 milles au nord-ouest de William's-creek, dans la partie la moins montagneuse du district et arrosée par Canon-creek. Ses rives, formées par une série de bancs aurifères, diffèrent de celles des cours d'eau déjà exploités dans le district et offrent aux mineurs l'avantage d'un travail facile, l'or n'y gisant pas à une grande profondeur. Plus tard, des explorateurs découvrirent, en d'autres endroits, les 'placers' de Mosquito creek, Paterson creek et Stout-creek et toutes ces mines étaient encore exploitées, en 1868, avec plus ou moins de succès. Enfin, des chercheurs d'or, ayant pénétré dans une partie inexplorée du vaste district de Cariboo, y trouvèrent d'autres cours d'eau aurifères, parmi lesquels le fameux Hardscrabble-creek dont les graviers rendirent jusqu'à trente dollars d'or par plat. Le district de Cariboo maintenait donc sa renommée, à la fin de l'année dernière, quoique beaucoup de chercheurs d'or l'aient déserté, après la découverte des 'placers' de Big-Bend, qui offraient à ces esprits inquiets, en outre de la richesse et de la prétendue facilité d'exploitation des mines, le charme irrésistible de la nouveauté. Barkerville, l'un des centres de population les plus importants du district, fut détruit, le 16 septembre 1868, par un incendie qui causa aux habitants une perte de \$700,000.

On admettait, depuis longtemps, la probabilité de l'existence de mines alluviales dans le sud-est de la colonie, et le gouvernement les fit rechercher par un parti nombreux d'explorateurs qui passa, sans succès, dans les montagnes, toute la belle saison de 1865. Ils étaient déjà de retour à Victoria, lorsque le bruit de la découverte, dans le bassin du Haut-Columbia, de 'placers' d'une richesse extraordinaire et d'un travail facile, se répandit tout-à-coup. On assurait que des chercheurs d'or persévérants, parmi

lesquels figuraient deux mineurs de race française nommés Lafleur et Dupuis, avaient constaté que les cours d'eau descendant des monts Selkirk étaient très-aurifères. French-creek, le principal, était, selon ce qui se rapportait, exceptionnellement riche, puisqu'un nombre restreint de mineurs y avait réalisé, en quelques semaines, plus de \$100,000, malgré les difficultés et les imperfections d'une exploitation improvisée aux approches de l'hiver. Aussitôt que la nouvelle de cette découverte parvint au gouvernement, il envoya sur les lieux des officiers du bureau géologique et leurs rapports ayant confirmé ce que les fortunés mineurs avaient annoncé, relativement à la situation et à la richesse de ces 'placers,' le district nouveau de Big-Bend fut officiellement signalé aux chercheurs d'or qui s'y rendirent de toutes parts, au retour de la belle saison.

Le Columbia prend sa source dans les Montagnes Rocheuses, au dessus du 50<sup>e</sup> degré de latitude, coule au nord jusqu'au 52<sup>e</sup> degré, et, après avoir reçu les eaux de la rivière Canoe, il décrit une courbe pour se diriger au sud, en arrosant encore la Colombie Britannique avant d'entrer sur le territoire de Washington. C'est dans cette grande courbe, "Big-Bend," moins ouverte cependant que celle du Fraser à Cariboo, que s'étend, nord à sud, le cordon des Monts Selkirk d'où sortent, en coulant généralement est à ouest, les cours d'eau aurifères, tributaires du fleuve. Les 'placers' découverts les premiers furent ceux de French-creek, Carne's-creek, rivières rapides et larges de soixante à cent pieds, McCulloch's-creek et Camp-creek. La roche sur laquelle reposent ces alluvions est le schiste bleu; on la trouve ordinairement à la profondeur de cinq à six pieds, et, quelquefois, à celle de dix à quinze. Le gravier constitue la couche aurifère des mines de French-creek où l'argile n'apparaît que rarement, tandis que dans celles de McCulloch's-creek on en voit deux lits, le premier de couleur jaune, le second de couleur bleue et l'un et l'autre contiennent de l'or. Un cours d'eau qui tombe dans le Columbia, entre les lacs Arrow, attira par sa richesse un grand nombre de mineurs; mais à la découverte, en mai 1866, des placers de Clemen's-creek, l'excitation qui régnait depuis quelque temps parmi les chercheurs d'or parvint à son comble. La plupart de ceux qui travaillaient à gages abandonnèrent les districts où ils résidaient, pour se rendre aux nouvelles mines; la Californie, l'Orégon, le territoire de Washington fournirent leur contingent d'aventuriers et les Chinois furent des plus empressés. Le district de Big-Bend, situé dans le Sud Est de la Colonie, était d'un accès facile. On pouvait s'y rendre de St. Francisco, soit en douze jours par Victoria et le

Fraser, soit en vingt cinq jours par Portland et Fort Colville, en traversant le territoire de Washington. Dans les deux cas, une grande partie du voyage se faisait en bateaux à vapeur qui offraient au voyageur toutes sortes de commodités ; et, aussitôt débarqué, il franchissait dans des voitures publiques les distances qu'il avait à parcourir par voie de terre. De nombreuses auberges, mieux tenues et plus approvisionnées qu'autrefois, invitaient aux repos ceux qui voyageaient à pied. Arrivé aux mines de Big Bend, le chercheur d'or y trouvait un climat moins rigoureux que celui de Cariboo, les vivres ainsi que les choses nécessaires à des prix réduits et enfin, des facilités d'installation qui n'existaient point au temps de la première immigration. Malheureusement, les capitaux qui eussent fécondé ce vaste champ, au point d'en quintupler annuellement les produits, n'arrivèrent point à leur suite, car l'exploitation des mines de la Colombie Britannique est restée jusqu'à ce jour, à très-peu d'exceptions près, entre les mains d'aventuriers sans ressources, vivant et travaillant au jour le jour, pour le plus grand nombre. D'un autre côté, l'immigration n'a jamais été assez considérable pour augmenter d'une manière notable la population résidente de la colonie. Aussi, malgré l'étendue et la richesse incontestable de ce nouveau territoire aurifère, la valeur connue de l'or exporté, depuis la découverte des mines jusqu'à la fin de 1867, ne dépasse-t-elle pas \$17,000,000.

## IV

Ce que M. l'ingénieur P. Laur écrivait, en 1860, à propos des mines d'or de la Californie, paraît applicable, aujourd'hui, à la Colombie Britannique. Il y existe encore dans les vallées, le long des cours d'eau, de vastes gisements d'alluvions modernes ou contemporaines, offrant à l'exploitation immédiate un champ en quelque sorte sans limites, et pouvant être travaillés avec profit par des réunions de mineurs dénués de capitaux ; mais les mines d'or de l'avenir sont, avec les gîtes primitifs du précieux métal, les dépôts d'alluvions anciennes. L'exploitation de ces mines exige une mise de fonds considérable ainsi que des connaissances spéciales ; elle n'est plus à la portée de simples travailleurs ou de petites associations, et comme le capital nécessaire au développement des richesses minérales de la Colombie Britannique ne se trouve pas dans le pays, il faudra demander à l'étranger la création des grands travaux qui remplaceront, un jour, ceux trop désordonnés des chercheurs d'or.

Lorsque ceux-ci sont accourus, en 1867, l'immigration avait lieu sous l'empire de circonstances beaucoup plus favorables que lors de la découverte des mines du Fraser. La Colombie Britannique avait, en effet, changé de face depuis 1858. De nouveaux phares rendaient la navigation du golfe de Georgia moins périlleuse et des bateaux-dragueurs amélioraient progressivement celle du Fraser. Chaque district avait actuellement son centre de population et d'affaires commerciales et les mineurs en tiraient avantage, même quand les 'placers' étaient éloignés. Les districts miniers étaient reliés entre eux et à la côte du Pacifique par 700 milles de routes carrossables et par 400 milles de chemins praticables pour les bêtes de charge. Le télégraphe électrique de l'état de la Californie avait été prolongé jusqu'à Victoria, dans l'île de Vancouver, au moyen de la submersion de vingt-cinq milles de câble, et il étendait ses fils conducteurs jusqu'aux anciennes possessions russes, en les développant, à travers la Colombie Britannique, sur une étendue de 800 milles. Dans chaque chef-lieu de district, on trouvait un bureau de poste en communication avec New-Westminster où les malles arrivaient régulièrement. Le clergé catholique était dignement représenté par un vicaire apostolique, plusieurs missionnaires et des PP. Oblats qui avaient ouvert un collège à la mission Ste. Marie sur le Fraser pour l'éducation des jeunes garçons sauvages, celle des filles étant dirigée par les sœurs de Ste. Anne. Les institutions fondées dans l'île de Vancouver par l'évêque, Mgr. Demers, étaient aussi en prospérité. Un évêque anglicain, assisté de plusieurs ministres, résidait dans la colonie, où des écoles protestantes étaient fréquentées par des enfants des deux sexes. Dans tous les districts, des magistrats de l'ordre administratif et de l'ordre judiciaire veillaient à l'observation des lois et rendaient la justice avec impartialité. On comptait deux hôpitaux dans la Colombie Britannique, l'un à New-Westminster, l'autre dans le district de Cariboo; ils étaient soutenus, en partie par le gouvernement, en partie au moyen de dons privés. Les modifications apportées aux ordonnances concernant les mines et leur exploitation, tout en laissant encore à désirer, étaient déjà de nature à satisfaire les chercheurs d'or. L'ordre régnait dans les villes, aux 'placers' et partout on circulait en sûreté. Les crimes étaient si rares, que le rapport du gouverneur n'en mentionne que sept, dont un seul meurtre, pendant l'année 1866. Il est vrai, ainsi que l'observe naïvement Mr. Matthew Macfie, que les mineurs ne menaient pas une vie exemplaire et que le dimanche n'était, pour la plupart d'entr'eux, ni un jour de repos ni un jour de religion. Mais doit-on espérer de cette étrange société, la stricte observance

des commandements de l'Eglise ? Du moment que ces hommes indisciplinés ne s'abandonnent point à leurs passions violentes et ne fomentent ni troubles ni désordres, leur conduite, sans être édifiante, est au moins tolérable. On connaît d'ailleurs les éléments de la première population des nouveaux territoires aurifères, quelques honnêtes gens au milieu d'individualités déclassées, d'hommes tombés sur le champ de bataille de la spéculation, de joueurs expatriés. Le moraliste qui s'enquiert du rôle social que remplit le mineur, surtout le mineur des 'placers', dit L. Simonin, reconnaît bien vite en lui le premier colon de notre époque. C'est le pionnier par excellence dont la Providence se sert pour fertiliser les pays vierges qu'elle veut livrer à l'industrie de l'homme civilisé. La famille des mineurs de l'or, rassemblée de tous les coins du monde, composée d'éléments en partie mauvais, impurs même, se purifie peu à peu et se régénère par le travail des mines qui, le premier, permet à ces lointains pays de sortir de leur état sauvage. Quant aux bandits qui n'accourent aux nouvelles mines qu'en trop grand nombre, les comités de vigilance en ont fait prompt justice en Californie et, dans la Colombie Britannique, ils ont dû fuir devant l'activité et l'inflexibilité des magistrats. Quelques années se passent, et on ne reconnaît plus le pays si terriblement agité de la première immigration. Des camps de mineurs sont devenus des cités plus ou moins opulentes ; les exploitations agricoles se sont développées à côté de celles des mines d'or ; et, grâce à la découverte du précieux métal, d'immenses solitudes se soumettent progressivement à l'influence civilisatrice d'une population énergique, calme et industrielle.

La Colombie Britannique, malgré ses mines d'or et de houille, ses bois de construction incomparables, et ses pêcheries, est bien loin d'avoir progressé aussi rapidement que la Californie et l'Australie qui doivent leur prospérité et leur importance à de telles immigrations ? Gouvernées par la race anglo-saxonne, ces vastes contrées sont toutes deux florissantes, l'une dans l'hémisphère du nord, l'autre dans celle du sud. Dix ans après la découverte de l'or dans la Californie, les 'placers' de la Colombie Britannique lui enlèvent une partie de sa population et, singulier rapprochement, un pareil espace de temps s'écoule entre l'arrivée des chercheurs d'or en Australie, et le départ d'un grand nombre d'entre eux pour les mines de la Nouvelle-Zélande. Les flots du Pacifique baignent donc deux groupes de territoires aurifères qui rivalisent de richesse, l'un au sud, formé par les deux provinces de l'Australie et la Nouvelle-Zélande, l'autre, au nord, composé de la Californie, du territoire de Washington et de la Colombie Britannique.



On ne saurait méconnaître les progrès matériels accomplis en dix années dans cette colonie anglaise ; que sont-ils, cependant, à côté des merveilles de civilisation enfantées, de jour en jour, par la découverte des mines de métaux précieux, dans les Etats de l'Union situés sur l'un et l'autre versant de la chaîne des Montagnes Rocheuses ? Là, tout vient en aide aux mineurs, aux colons, dont l'ardeur et l'activité fiévreuse ne connaissent ni découragement ni lassitude, et un succès rapide couronne l'œuvre du pionnier américain qui, selon l'expression d'Alexis de Tocqueville, " n'aperçoit nulle part la borne que la nature peut avoir mise aux efforts de l'homme." La Colombie Britannique, qui voit le drapeau étoilé flotter sur ses frontières du nord et du sud, considère déjà les Etats-Unis comme mère-patrie commerciale ; mais il lui manque encore, pour le développement de ses richesses naturelles, les bras, le capital et les lois libérales qui font la prospérité des Etats métallifères de l'Union.

A. MICHEL.

---

[MANUSCRIT DE PARIS. — PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE LA SOCIÉTÉ  
LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC.]

# HISTOIRE DU MONTREAL.

1640-1672.

---

(SUITE.)

DE L'AUTOMNE 1660 JUSQU'A L'AUTOMNE 1661 AU DEPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Les Iroquois restèrent dans leur frayeur à cause du combat de Daulac jusque bien avant dans l'hiver, mais ayant repris leurs esprits avec le commencement de l'année 1661, ils nous vinrent donner de très-mauvaises étrennes, car dans le mois de janvier, février et mars, ils nous tuèrent ou prirent 13 hommes tout d'un coup, et en mars et tout d'un coup encore, et nous tuèrent 4 hommes et nous firent 6 prisonniers; en février il n'y eut quasi de combat d'autant que nos gens étaient sans armes, mais en mars, le combat fut assez chaud; il est vrai que les Iroquois qui étaient bien 260 avaient un tel avantage au commencement, à cause qu'ils étaient plus de vingt contre un, que nous pensâmes perdre tous ceux qui étaient au travail du côté attaqué, mais enfin la généreuse défense de nos gens ayant donné le loisir aux autres de les aller secourir et de sauver ceux dont ils n'étaient pas encore les maîtres ce qu'ils avaient de plus fâcheux pour ceux qu'ils emmenaient, c'était que le nommé Beaudouin l'un d'entre eux se voyant entouré par une

multitude de ces barbares sans se pouvoir sauver, il choisit un des principaux capitaines de tous les Iroquois et le tua de son coup de fusil, ce qui menaçait tous les captifs de tourments très horribles, surtout à cause que ce capitaine avait le renom de ne pouvoir point mourir. Mais Dieu exauça les vœux de nos captifs et les délivra la plupart de leurs mains comme nous verrons dans la suite, au reste dans le secours que les Français donnèrent en cette occasion, un vieillard nommé *Mr. Pierre Gadois*, premier habitant de ce lieu, se fit fort remarquer et donna bon exemple à tout le monde, on dit que cet homme tout cassé qu'il était faisait le coup de fusil contre les Iroquois avec la même vigueur et activité que s'il n'eût que 25 ans, sans que qui que ce fut l'en put empêcher, ce que j'ai omis de remarquable en l'affaire du mois de février, c'est le courage de la femme de feu *Mr. Daulac*, laquelle voyant que nos gens se sauvaient tant qu'ils pouvaient à cause qu'ils n'avaient plus rien pour se défendre, hormis *Mr. Lemoine* qui avait un pistolet, chacun se fiant à ce que les ennemis ne venaient point en ce temps-là, et voyant qu'il n'y avait aucun homme chez elle pour les aller secourir, prit elle-même une charge de fusils sur ses épaules, et sans craindre une nuée d'Iroquois qu'elle voyait inonder de toutes parts jusqu'à sa maison ; elle courut au devant de nos Français qui étaient poursuivis et surtout au devant de *Mr. Lemoine* qui avait quasi les ennemis sur les épaules et prêts à le saisir ; étant arrivée, elle lui remit ses armes, ce qui fortifia merveilleusement tous nos Français et retint les ennemis, il est vrai que si ces armes eussent été plus en état, on eut pu faire quelque chose davantage, mais toujours cette amazone méritait-elle bien des louanges d'avoir été si généreuse à secourir les siens et à leur donner un moyen pour attendre une plus grande résistance. On ne saurait exprimer les afflictions que causèrent ici les pertes que nous fîmes en ces deux occasions vu ces bons et braves soldats qui y étaient enveloppés, mais Dieu qui n'afflige les corps que pour le plus grand besoin des âmes, se servait merveilleusement bien de toutes ces disgrâces et frayeur pour tenir ici un chacun dans son devoir à l'égard de l'éternité, le vice était alors quasi inconnu ici et la religion y fleurissait de toutes parts bien d'une autre manière qu'elle ne fait pas aujourd'hui dans le temps de la paix. Mais passons outre et venons au mois d'aout où il y eut plusieurs attaques, l'une desquelles entr'autres fut très-désavantageuse à ce lieu pour la perte qu'il y fit d'un bon prêtre qui y rendait très-utilement ses services depuis deux ans que le Séminaire de *St. Sulpice* l'y avait envoyé. Cet ecclésiastique nommé *Mr. Lemaitre* avait de forts beaux talents que pour l'amour de Dieu il était venu ensevelir dans

ce lieu ici, bénéficiant de ce droit de sépulture que Mr. Ollier avait acquis à son séminaire dès l'année 1640 ; comme nous avons remarqué, notre Seigneur le fit jouir ici deux ans des doux entretiens de la sainte solitude, après lesquels il l'appela à lui du milieu de son désert, permettant que les Iroquois lui coupassent la tête le même jour où *Hérode* la fit trancher à ce célèbre habitant des déserts de la Judée, St. Jean Baptiste, ce qui arriva de la sorte. Mr. Lemaitre ayant dit la messe et entrant comme il est à présumer de sa piété et ainsi que la fête l'exigeait, dans les desirs de sacrifier sa tête pour J. C. comme son saint précurseur, il s'achemina vers le lieu de St. Gabriel, où étant entré dans un champ avec 14 ou 15 ouvriers lesquels y allaient tourner du blé mouillé, ces braves gens se mirent à travailler chacun de son côté et laissèrent leurs armes dispersées imprudemment en plusieurs endroits, tandis que Mr. Lemaitre auquel ils avaient dit qu'assurément il y avait des ennemis proches à cause de quelque chose qu'ils avaient remarqué, regardait de parts et d'autres dans les buissons afin de voir s'il n'y en avait pas quelques uns, or recherchant de la sorte, il s'avança sans y penser jusque dans une embuscade d'Iroquois, alors ces misérables, se voyant découverts, ils se levèrent tout d'un coup, firent leurs huées et voulurent courir sur nos gens, ce que ce bon père voyant, au lieu de prendre la fuite, il résolut à l'instant de les empêcher de joindre s'il pouvait nos Français avant qu'ils eussent le loisir de prendre leurs armes qui étaient de côté et d'autre, pour cela, il prit un coutelas avec lequel il se jeta entre nos gens et ces barbares et s'en couvrant comme d'un espadron, il cria à nos Français qu'ils prissent bon courage et se missent en état de garantir leur vie ; les Iroquois voyant ce prêtre leur boucher ce passage et leur faire obstacle au cruel dessein qu'ils avaient, de dépit, ils le tuèrent à coups de fusil, non pas qu'ils eussent aucune crainte d'en être blessé, parce qu'il ne se mettait pas en devoir d'en blesser aucun, mais parce qu'ils ne pouvaient pas l'approcher pour le prendre vivant et qu'il donnait du courage à nos Français pour se mettre en état de se défendre et de là se retirer en bon ordre vers la maison de St. Gabriel. Il est vrai qu'après l'avoir mis à mort ils en eurent un sensible regret et que leur capitaine qui fut celui qui fit le coup en fut fort blâmé des siens, lesquels lui disaient qu'il avait fait un beau coup, qu'il avait tué celui qui les nourrissait lorsqu'ils venaient au Montréal ; ce qu'ils disaient avec raison parce que Mr. Lemaitre était économe de cette communauté et avait une singulière inclination de travailler au salut de ces aveugles dont il tâchait d'apprendre la langue ; c'est pourquoi il avait des entrailles de père pour eux

et ne leur épargnait rien, mais enfin voilà comme ils le payèrent, salaire qui fut bien avantageux à son âme puisqu'il lui donna l'entière liberté. Ce bon prêtre étant mort, nos Français ayant eu le loisir de se mettre en état, se retirèrent en bon ordre, hormis un qui y perdit la vie de ce monde pour en avoir une meilleure en l'autre comme sa grande vertu l'a donné à présumer. On dit une chose bien extraordinaire de Mr. Lemaître qui est que le sauvage qui a coupé sa tête l'ayant enveloppée dans son mouchoir, ce linge reçut tellement bien l'impression de son visage que l'image en était parfaitement gravée dessus et que voyant le mouchoir, on reconnaissait Mr. Lemaître ; *Lavigne*, ancien habitant de ce lieu, homme des plus résolus, comme cette relation l'a remarqué et qui ne paraît pas chimérique, m'a dit avoir vu le mouchoir imprimé comme je viens de le dire, étant prisonnier chez les Iroquois, lorsque ces malheureux y vinrent après avoir fait ce méchant coup, et il assure que le capitaine de ce parti ayant tiré le mouchoir de M. Lemaître à son arrivée, il se mit à crier sur lui de la sorte, ayant reconnu ce visage, " Ah ! malheureux, tu as tué *Daouandio* (c'est le nom qu'ils lui donnaient), car je vois sa face sur son mouchoir !" Alors ces sauvages resserrèrent ce linge, sans que jamais depuis, ils l'aient voulu le montrer ni donner à personne, pas même au Révd. P. Lemoine qui, sachant la chose, fit tout son possible pour l'avoir ; il est vrai que quand ces gens-là estiment quelque chose, il n'est pas aisé de l'obtenir ; je ne sais pas si c'est pour cela que cet homme était si réservé, ou bien si c'était pas la honte qu'il avait d'avoir fait ce méchant coup en tuant ce prêtre, car ce missionnaire était si aimé de cette nation qu'il en recevait des avanies publiques et qu'on ne le voulait pas regarder, et qui fit même que de la honte qu'il en avait, il quitta, à ce qu'on dit, les cabanes pour n'y revenir de quelque temps ; quoiqu'il en soit de cette merveille, je vous en ai rapporté le fondement afin que vous en croyiez ce qu'il vous plaira ; je vous dirai qu'on m'a rapporté bien d'autres choses assez extraordinaires à l'égard de la même personne, dont une partie était comme les pronostiques de ce qu'il leur devait arriver un jour et l'autre, regardant l'état de ces choses présentes et celui dans lequel apparemment toutes les choses seront bientôt. Ce Monsieur a parlé dans sa vie avec assez d'ouverture de tout ceci à une religieuse et à quelques autres personnes, pour m'autoriser, si j'en voulais dire quelque chose, mais je laisse le tout entre les mains de celui qui est le maître des temps et des saisons et qui en réserve la connaissance ou bien la donne à qui bon lui semble. Finissons ce chapitre et ce qui regarde la guerre pour cette année, parlons des nouvelles que la France nous y donna, surtout disons un petit

mot de Montréal, au sujet de M. l'abbé de Quélus qui y arriva environ le temps de la mort de M. Lemaitre ; aussi bien encore qu'il n'y ait paru cette fois que comme un éclair ; il y a trop de choses à en dire pour s'en taire tout à fait, je ne veux pas néanmoins pour cela en grossir par trop notre volume, parce que cela nous donnerait trop de peine et ne laisserait pas au lecteur la maîtrise d'exercer ses pensées ; ce qui étant, je me contenterai de dire que M. l'abbé de Quélus venant de Rome avait passé ici à l'italienne incognito, mais qu'on jugea qu'il ne devait pas se servir des maximes étrangères, qu'il était plus convenable à une personne de sa qualité et vertu de faire le trajet à la française ; c'est pourquoi on l'obligea de repasser la mer cette même année, afin de revenir par après au su de tout le monde, avec plus de splendeur, à la mode de l'ancienne France, comme il l'a fait depuis.

DE L'ANNÉE 1661 JUSQU'A L'AUTOMNE 1692, AU DÉPART DES VAISSEaux  
DU CANADA.

Il s'est fait pendant le cours de cette année plusieurs combats où nous avons perdu beaucoup de monde et qui nous ont été très funestes ; le premier, qui fut le 25 octobre, se passa comme je vais dire :—M. Vignal, prêtre de cette communauté, ayant demandé congé à Mr. de Maison-Neufve de mener des hommes à l'*Ile à la Pierre*, afin de faire tirer des matériaux pour parachever cette maison, où sont présentement logés les Ecclésiastiques qui servent cette Isle, il en obtint la permission avec peine, parce que M. de Maison-Neufve craignait qu'ils ne trouvassent quelques embuscades en ce lieu, à cause qu'il y avait travaillé le jour précédent, ce qui ne manqua pas d'arriver ; sur quoi il est à remarquer que pour éviter d'être ainsi attrapé, rarement on allait deux fois de suite en un endroit lorsque les ennemis étaient à craindre. Pour revenir à feu M. Vignal, aussitôt qu'il eut le congé, il ne songea qu'à s'embarquer promptement, sans se mettre en peine des Iroquois ; même en allant, quelqu'un lui ayant dit qu'il croyait voir des canots le long de la grande terre et de l'Islet, il ne le put persuader et s'imagina que c'étaient des originaux ; d'abord qu'il furent à l'Islet, les voilà à terre, où ils s'en allèrent de chacun son bord, comme pour se dégourdir, sans prendre des armes ni penser à aucune découverte ; M. Brigeart même qui avait le commandement en cas d'attaque y arriva le dernier, parce qu'il avait reçu son ordre un peu tard et qu'il n'avait pu joindre ce monde parce qu'il allait trop vite ; pendant que quelques-uns se promenaient pour se dégourdir

du bateau, comme nous avons déjà dit, les autres plus diligents se mirent à ramasser de la pierre, et un autre qui ne fut pas le moins surpris alla vaquer à ses nécessités, se mettant au bord de l'embuscade des ennemis auxquels il tourna le derrière ; un Iroquois indigné de cette insulte, sans dire mot le piqua d'un coup de son épée emmanchée, cet homme qui n'avait jamais éprouvé de seringue si vive ni si pointue fit un bond à ce coup en courant à la voile vers nos Français qui incontinent virent l'ennemi et l'entendirent faire une grosse huée, ce qui effraya tellement nos gens, dont une partie n'était pas encore débarquée, que tous généralement ne songèrent qu'à s'enfuir, hormis le Sieur Brigeart, lequel se jeta à terre et se mit à crier et appeler les Français, lesquels vraisemblablement s'oublèrent de leur ordinaire bravoure et ne le secondèrent pas ; que s'ils l'eussent fait, les Iroquois étaient défaits. Le Sieur Brigeart quoique seul, les empêcha tous pendant quelque temps d'avancer, ce qui favorisa la fuite des nôtres, qui sans cela eussent tous été pris ; les ennemis prirent la résolution d'aller sur lui et alors, il choisit le capitaine qu'il jeta raide mort d'un coup de fusil, ce qui effraya tellement tous les autres que cela les mit en balance s'ils devaient essayer encore un coup de pistolet qu'il avait à tirer ; mais enfin, voyant que Brigeart était seul et qu'il n'était point soutenu, ils firent une décharge sur lui dans laquelle lui ayant rompu le bras et fait tomber son pistolet, ils se jetèrent sur lui et se mirent ensuite à faire de furieuses décharges sur un grand bateau plat, lequel tachait de se mettre au large ; par leurs coups de fusil, ils tuèrent et estropièrent plusieurs personnes, entre autres deux braves enfants de famille, nommés MM. Moyen et Deschesne, le dernier de ces deux exhortant son camarade à la mort, sans songer à être blessé lui-même, tomba raide mort dans le bateau. C'est une chose étonnante que la peur, car il y avait là de braves gens ; mais quand l'appréhension s'est une fois saisi du cœur humain, il s'oublie de soi-même ; au reste, si le brave M Brigeart eut pu arriver assez tôt pour faire la découverte et mettre son monde à terre dans l'ordre qu'il fallait observer, ce malheur n'eut pas arrivé ; mais c'était une permission de Dieu et non pas de sa faute. Revenons à M. Vignal afin de voir ce qui lui arriva ; ce bon prêtre voyant tout le monde en ce désordre voulut se mettre dans le canot d'un de nos meilleurs habitants nommé M. René Cusillasier, dont malheureusement il trempa le fusil dans l'eau y voulant monter, ce qui ayant réduit cette personne sans défense, les Iroquois tirèrent sans crainte sur eux avant qu'ils aient eu le loisir de prendre le large, ce qu'il leur réussit si malheureusement pour nous que M. Vignal fut percé d'outre en outre et

ensuite pris avec Cusillasier, ce pauvre homme ainsi percé fut jeté comme un sac de tabac dans un canot et son compagnon d'infortune fut mis dans un autre ; M. Vignal se levant de temps en temps du milieu de son canot avec beaucoup de peine disait aux autres prisonniers qui étaient proches dans les autres canots : " Tout mon regret dans l'état où je suis est d'être la cause que vous soyez dans l'état où vous êtes, prenez courage et endurez pour Dieu." Ces paroles prononcées dans un état aussi digne de compassion que celui où il était, crevèrent le cœur de tous pauvres captifs ; enfin on les emmena les uns et les autres au pays ennemi, hormis M. Vignal qu'ils ne traînèrent pas loin ; car le voyant trop blessé pour faire un long voyage, ils le brûlèrent pour l'achever et lui donnèrent lieu d'offrir à son Créateur le sacrifice de son corps en odeur de suavité, étant brûlé sur un bucher comme le grain d'encens sur le charbon sans qu'il resta rien de son corps, si nous joignons à ces flammes la dent des Iroquois qui en fit un holocauste parfait. Pour ce qui regarde M. Brigeart, ils le firent pareillement brûler, mais Dieu voulut le favoriser d'une croix beaucoup plus cruelle dans la mort, où il souffrit prodigieusement et où il endura d'une façon admirable comme vous l'allez voir. Ces cruels l'ayant fort bien guéri, à force de le bien traiter pour le mettre en état de leur donner plus de plaisir, en le rendant capable des plus horribles souffrances, aussitôt qu'ils le virent en bon point et entièrement remis des grandes plaies qu'il avait reçues au combat, ils commencèrent son supplice afin de lui faire payer la mort de leur capitaine aussi chèrement qu'ils pourraient. Ils lui arrachaient les ongles, lui arrachaient les bouts des doigts et les fumaient ensuite, ils le coupaient tantôt dans un endroit tantôt dans un autre, ils l'écorchaient, le chargeaient de coups de bâton, lui appuyaient des tisons et des fers chauds sur sa chair toute nue, enfin ils n'épargnèrent rien pendant 24 heures que le supplice dura, durant lesquels voyant son admirable patience, ils en enrageaient, forgeaient de nouveaux moyens pour le faire souffrir davantage, lui au milieu de ces tourments atroces ne faisait que prier Dieu pour leur conversion et salut, ainsi qu'il avait promis à Dieu de le faire se voyant sur le point d'entrer dans ces tortures, comme il l'écrivait lui-même en ces temps-là au Revd. P. Lemoine qui était dans une autre nation Iroquoise. M. Cusillasier qui avait lors sa vie assurée fut merveilleusement surpris d'un tel prodige de patience et vertu qu'il voyait dans la mort de cet homme de bien. Les Iroquois qui en étaient les bourreaux, en étaient si hors d'eux-mêmes qu'ils ne savaient qu'en dire ; au reste, quand à nous, nous nous étonnerons moins si nous faisons réflexion sur sa



vie et sur le dessein qu'il l'a fait venir en ce pays, puisque sa vie était fort sainte et qui n'était venu ici pour autre intention, qu'afin d'y offrir à Dieu un pareil sacrifice, y risquant sa vie pour son amour, en assistant les habitants de ce lieu où ils étaient si exposés ; mais passons outre pour venir au combat du 7 février, qui nous ravit notre illustre major par la lacheté d'un Flamand qui était son domestique, lequel l'abandonna, ce qui donna beaucoup de cœur aux ennemis qui le tuèrent lui quatrième, sans que ses deux pistolets lui manquèrent, il eut changé la fortune du combat où quelques-uns eussent porté de ses marques, d'autant qu'il était extrêmement bon pistolier et que sa générosité lui donnait une grande présence d'esprit parmi les coups dont il n'était nullement troublé. Ce malheur lui arriva premièrement à cause de ce qu'il allait secourir des gens attaqués, selon son bon zèle ordinaire, laquelle action étant délaissée par ce pagnotte que nous avons marqué, au milieu des coups, l'ennemi prit cœur et fit l'escalade dont nous parlons, que si cet étranger avait eu le courage d'un pigeon Français qui était son compagnon de service, lequel avait la moitié moins de corps et d'apparence que lui, M. le major serait peut-être aujourd'hui encore en vie, car ce pigeon fit merveille et s'exposa si avant que s'il n'eut eu de bonnes ailes pour s'en revenir, il était perdu lui-même et ne fut jamais revenu à la charge ; au reste, si ce brave M. Clossé, major de ce lieu, mourut en cette rencontre, il mourut en brave soldat de J.-C. et de notre monarque, après avoir mille fois exposé sa vie fort généreusement, sans craindre de la perdre en de semblables occasions, ce qu'il fit bien voir à quelques-uns qui lui disaient peu avant sa mort : "Qu'il se ferait tuer vu la facilité avec laquelle il s'exposait partout pour le service du pays." A quoi il répondit : "Messieurs, je ne suis venu ici qu'afin d'y mourir pour Dieu en le servant dans la profession des armes, si je n'y croyais pas mourir, je quitterais le pays pour aller servir contre le Turc et n'être pas privé de cette gloire." Quelque temps après ce désastre, il arriva un trouble assez grand pour un certain personnage dont le pays a été délivré depuis. Cet homme, par ses menées secrètes et ses discours pestilentiels qui n'épargnaient personne, eut allumé un grand feu si Dieu ne l'eût éteint par sa miséricorde comme il fit. Le 6 de mai il se fit un beau combat à Ste. Marie, maison du séminaire, laquelle a toujours expérimenté la singulière protection de sa bonne patronne qui lui a toujours conservé ses gens sans mort ni blessure, quoiqu'ils aient souvent été attaqués et qu'ils aient toujours passés pour gens de cœur appréhendés par les Iroquois, mais voyons cette action dont je parle : Les Sieurs *Rouillé*, *Touchante* et *Langevin*

étant resté les derniers sur les lieux au travail, tous les autres domestiques de Ste. Marie s'en étant déjà retournés, hormis le nommé *Soldat*, sentinelle, lorsqu'il venait dans un méchant trou nommé *Redoute* où il faisait des châteaux en Espagne ; dans ce temps, 50 Iroquois qui avait passé le jour dans les frodoches, éloignés d'une bonne portée de fusil, quelque peu davantage, se levèrent et vinrent tout doucement sur ces quatre derniers hommes afin de les surprendre, lier et emmener prisonniers, mais par bonheur, quelqu'un d'eux ayant levé la tête, il s'écria : " Aux armes ! voici les ennemis sur nous ; " à ce bruit chacun sauta sur son fusil et l'esprit de la sentinelle se réveilla pour s'enfuir, les Iroquois voyant n'avoir pas réussi dans cette entreprise, jettèrent leur collier et firent une salve de 50 coups de fusil à brule-pourpoint, les 3 Français qui étaient dans le champ s'encoururent à la redoute, d'où le soldat s'enfuyant, M. Trudeau, grand, fort et résolu garçon, voyant cette lacheté, à coups de pieds, de poings, rejeta le pauvre soldat dans sa redoute et le secoua tellement en ce moment qu'il le tint, qu'il lui fit revenir son cœur, lequel commençait déjà à s'exhaler. M. Debeletre entendant ce choc sort au plus vite de Ste. Marie avec tout ce qu'il peut de monde pour soustraire les attaqués, par les chemins, il rencontra ceux qui venaient du travail dont une partie fuyait et l'autre partie retournait à ses camarades pour les défendre, mais ils firent honte aux fuyards et tous allèrent à la compagnie avec bonne intention et diligence à ces 4 assaillis qui encore que le lieu fut près, avaient déjà essuyé deux ou trois cents coups de fusil avant leur arrivée ; quand le monde de Ste. Marie fut venu, on commença à répondre aux ennemis et à leur faire voir que nous savions mieux tirer qu'eux, car en toutes leurs décharges, ils ne firent autre chose sinon que couper le fusil de M. Rouillé en deux avec une balle et nos Français trouvèrent bien le secret de les atteindre, ce qu'ils eussent fait encore plus heureusement sans que ces misérables apercevant qu'on les coupait, ils s'enfuirent au plus vite dans les bois avec plusieurs blessés dont un mourut peu après de ses blessures, au reste, on tira tant dans cette attaque qu'on croyait que tout fut pris lorsque du Montréal on vint au secours ; mais on trouva le contraire, car les ennemis avaient été bien vigoureusement repoussés ; au reste, la providence fut grande à l'égard d'un prêtre de ce lieu qui agit tout le jour autour de cette embuscade, venant à deux ou trois enjambées près, sans que pour cela personne branla ; on voulut allumer des feux qui eussent été favorables aux ennemis pour la fumée, laquelle venant de leur côté leur avait donné lieu de surprendre tous les Français sans en être vu, mais N. S. permit que le bois se trouva

si mal disposé pour bruler qu'à la fin on l'abandonna. Plusieurs autres fois on a eu encore lieu de remarquer le bonheur de cette maison ; une fois entre autres les ennemis y étant venu de nuit et ayant dressé une ambuscade à la porte, M. de Lavigne qui demeurait lors à cette maison se levant pour quelque nécessité regarda dehors et voyant ces traîtres venir, il en avertit un chacun et on eut le plaisir de les voir se placer au clair de la lune, où le lendemain on les débusqua, et ceux qui voulaient prendre furent pris ou faits prisonniers au nombre de 15 ou 16 qu'ils étaient. Ainsi Dieu a toujours été favorable à cette maison dans toutes les autres occasions, tant dans cette année que dans les autres.

Il y a bien eu d'autres attaques au Montréal pendant ce temps-là, et il y a bien eu quelques Français de tués en différentes rencontres ; mais comme ces actions n'ont pas été fort considérables, je ne me crois pas aussi obligé d'en rechercher les détails.

DEPUIS L'AUTOMNE 1662 JUSQU'A 1663 AU DEPART DES VAISSEAUX  
DU CANADA.

Cette année ne nous donnera pas rien de bien remarquable au sujet de la guerre, car encore bien que nous ayons eu quelquefois du monde tué, il ne se trouve pas toutefois des faits qui méritent d'être touchés dans une histoire. Il y a bien quelque chose à remarquer sur le fruit d'un voyage que Mlle. Mance fit cette année-là en France, pour lequel elle était partie dans les derniers navires ; ayant su cette fâcheuse nouvelle que tous les biens de feu Mr. de la Doversière avaient été saisis, et que partant toute la fondation des religieuses hospitalières qu'il avait entre ses mains était bien en risque d'être perdue ; comme en effet elle l'a été, où vous considérerez s'il vous plait, que si ces bonnes filles avaient tardé de partir une année, comme on souhaitait, Mr. de la Doversière aurait été mort avant ce temps et leur fondation aurait été absorbée par ceux qui ont voulu faire voir que ce bon Mr. était mort ruiné, et partant ces filles n'auraient eu que faire de songer à partir étant sans fondation, mais Dieu qui les voulait ici dans l'état où elles se trouvent et qui savait les choses, les a fait prévenir ce qui les pouvait arrêter, c'est ce que je trouve de plus remarquable dans le voyage que la charité fait faire à Mlle. Mance cette année. Le 12 du mois d'août une petite sauvagesse nommée *Marie des Neiges* et qui promettait beaucoup est morte à la Congrégation chez la sœur Bourgeois, laquelle l'avait élevée depuis l'âge de dix mois avec des soins et des peines considérables dont elle a été payée par la satis-

faction que l'enfant lui donnait à cause de l'amitié qu'on portait à cette enfant, on a voulu ressusciter son nom par une autre petite sauvagesse qu'on a eu en ce lieu à laquelle on a donné le même nom dans le baptême, cette deuxième étant aussi décédée, on a pris une troisième petite sauvagesse vers laquelle on s'est comporté de la même façon et à laquelle on a donné le même nom, que si celle-ci ne meurt pas plus criminelle que les autres, après avoir demeuré ici, là toutes trois dans la congrégation du Montréal, elles auront l'honneur d'être, j'espère, toutes trois au ciel pour toute l'éternité, dans cette congrégation qui suit l'Agneau immaculé avec des prérogatives toutes spéciales.

DE L'AUTOMNE 1663 JUSQU'À L'AUTOMNE 1664 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

La seigneurie du Montréal ayant été donnée par Messieurs de cette compagnie à Messieurs du Séminaire de St. Sulpice, ils en ont pris possession cette année ; ce qui leur donna de l'exercice bientôt après et pour commencer, sans considération de l'autorité du roi qui avait donné une justice à cette seigneurie avec droit de ne ressortir par appel que devant une cour souveraine, on trouva à propos de ne lui pas même souffrir la moindre ombre de justice aussitôt que Messieurs de la compagnie du Montréal le lui auraient remise. Il est vrai que cette insulte est assez grande et qu'il est assez inouï de voir telles entreprises sans fondement, ni pouvoir ; c'était moins bien reconnaître 6 ou 7 cent mille livres de dépenses faites par les seigneurs de Montréal pour le soutien de ce pays où ils ont tant perdu de monde et où il n'y aura d'ici à longtemps que de la dépense à faire. Mais n'importe, Mrs. du Séminaire se consolent fort de cet affront en ce qui leur ôtait cette justice extérieure qui regarde le barreau, on leur a donné lieu d'annoblir et d'accroître celle qui est intérieure et qui regarde le ciel, au reste Mr. Tallon trop équitable pour souffrir de telles injustices a rétabli les seigneuries de ce lieu dans leur droit et a fait évanouir un certain fantôme de justice qui a régné quelque peu de temps se couvrant du beau manteau de *Justice Royale* contre tout droit et raison. Pour ce qui regarde la guerre, on a bien eu de la peine cette année, aussi bien que les autres ; il fallait toujours être ici sur ses gardes ; de tous côtés on était en crainte à cause des embuscades, même si on voulait faire savoir des nouvelles à Quebec ou aux Trois-Rivières de quelque chose important la guerre, il fallait chercher les meilleurs canoteurs, les faire partir de nuit, et après,

avec une diligence qu'aujourd'hui on ne voudrait pas croire, ils tâchaient de se rendre au lieu déterminé, et d'éviter par leur vitesse la rencontre des ennemis ; Mr. *Lébert* un des plus riches et honnêtes marchands qu'il y eut ici et même dans tout le Canada, a rendu ici de grands services à la Colonie, pour laquelle il s'est souvent exposé pour donner ses avis, soit en canot, soit sur les glaces, ou à travers les bois ; ce n'est pas là l'unique service qu'il ait rendu en ce lieu, d'autant que s'il a eu l'esprit de faire sa fortune par son commerce et en même temps beaucoup servir le public dans la manière aisée et commode en laquelle il l'a fait touchant les faits de guerre. Je rapporterai ici deux coups faits par les Iroquois, afin de faire voir les peines et les hasards où l'on était ici alors ; puisque à peine osait-on paraître à sa porte pour y aller chercher de quoi vivre. Feu *Raguideau* étant allé à la chasse avec plusieurs personnes dont il avait le commandement, Mr. *Debelètre* étant aussi sorti de l'habitation avec un parti dans le même temps et pour le même dessein, ces deux partis se joignirent à deux Isles qui sont un peu au dessous de ce lieu où ayant tué des bêtes, ils envoyèrent un canot devant eux, chargé de viande à l'habitation ; or comme on ne peut remonter ce fleuve à la rame sans être proche de terre pour éviter le courant, ce canot chemin faisant le long du rivage se trouva vis-à-vis d'une embuscade qui fit une décharge laquelle tua ou blessa trois ou quatre hommes qui étaient dans le canot ; cela fait, un Iroquois accourut afin de tirer le canot de l'eau, mais un de nos gens qui était encore en état de se défendre, jeta roide mort d'un coup de fusil l'Iroquois qui venait à lui, cela fait, il mit au large, les autres Iroquois s'encoururent à leurs canots apparemment pour suivre nos gens moribonds et blessés, mais voyant Mr *Debelètre*, *Saint Georges* et autres Français, lesquels venaient au secours, ils changèrent le dessein en celui de s'enfuir. Au mois d'août de cette année, deux Français étaient tout proche du Montréal en canot, tout d'un coup, ils furent tués roides mort sans avoir le loisir de voir ceux qui les chargeaient ; enfin il y avait tellement la nuit à craindre de toutes parts en ce lieu et il y aurait tant d'exemples fâcheux à rapporter que nous n'en manquerions pas de trouver davantage, mais ceux-ci suffiront pour donner une idée générale du tout.

DEPUIS L'AUTOMNE 1664 JUSQU'A L'AUTOMNE 1665 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Plus de la moitié de cette année se passa sans qu'il y eut rien de funeste parcequ'on se tenait toujours bien sur ses gardes, mais dans le mois de juillet, M. Lemoine ayant eu envie d'aller à la chasse demanda et obtint congé d'y aller avec quelques sauvages de la nation des Loups avec lesquels il alla nonobstant quelques avis qu'on lui donna particuliers, touchant les ennemis qu'on croyait n'être pas loin, mais son peu de crainte empêcha d'examiner ce qu'on lui en dit et ne fut pas très-loin qu'étant entré dans l'île Ste. Thérèse pour chasser, il fut attaqué par les Iroquois qui le surprirent seul, lui crièrent de se rendre, ce que ayant refusé et les ayant couché en joue, reculant peu à peu, les ennemis avançaient toujours sur lui ; ce que voyant résolu de vendre sa vie qu'il tenait pour perdue. Il tira son coup de fusil, mais au lieu de frapper celui qu'il visait, il n'attrapa que les branches des arbres, à cause d'un chicot qui le fit culbuter, s'étant relevé avec promptitude, il s'enfuit de son mieux, mais il fut poursuivi si vivement qu'enfin il fut atteint, environné et pris ; d'abord qu'on eut cette fâcheuse nouvelle au Montréal, on envoya du monde après les Iroquois, mais ne les ayant pas trouvés, on fut obligé de revenir ici, on ne faisait aucun doute qu'il ne fut très cruellement brulé à cause que jusqu'alors, ils avaient fait leurs efforts, tant par trahison que par force ouverte afin de l'attraper et de satisfaire par là à la dévotion de leurs vieillards qui, depuis plusieurs années amassaient de temps en temps du bois pour le bruler, faisant toutes ces sottises devant eux afin de les animer à en faire capture ; que s'il a réchappé, ce fut parcequ'il leur dit étant parmi eux :—“ Ma mort sera bien vengé, je t'ai souvent menacé qu'il viendrait ici quantité de soldats Français lesquels iraient chez toi te bruler en tes villages, ils arrivent maintenant à Québec, j'en ai des nouvelles assurées.” Cela leur fit peur et les obligea à le conserver afin de moyenner leur accomodement pour lequel sujet, il le ramenèrent à l'automne sans lui faire aucun mal, il est vrai que cela a été considéré comme un petit miracle à cause de la haine qu'ils lui portaient, aussi on peut dire que sa femme dont la vertu est ici un rare exemple peut bien avoir contribué tant par sa piété que par ses vœux pour cette délivrance si peu attendue ; mais venons à l'arrivée des navires afin de dire un mot de ce grand monde qui vient cette année au Montréal afin d'annoncer avec ingénuité que si la joie en fut extrême à cause de la bonté que le roi a eu d'y faire briller ses armes victo-

rieuses et de rendre désormais libre le passage de la mer aux lévites de J. C. qui la voudraient traverser, afin de venir en ces lieux desservir l'arche de notre nouvelle alliance. Toutefois ces joies dans les plus éclairés furent détrempées de beaucoup d'amertume, lorsqu'ils virent M. de Maison-Neuve, leur père et très-cher gouverneur les quitter cette fois tout de bon, et les laisser dans d'autres mains, dont ils ne devaient pas espérer le même dégagement, le même amour et la même fidélité pour l'éloignement des vices qui y ont pris en effet, depuis ce temps, leurs maisons et leur accroissement avec beaucoup d'autres misères et disgraces, lesquelles n'avaient point paru jusqu'alors à ce point qu'on a vu depuis.

DE L'AUTONNE 1665 JUSQU'À L'AUTONNE 1666 AU DÉPART DE  
VAISSEAUX DU CANADA.

Encore que le Montréal eut été cette année notablement fortifié de monde pour l'arrivée des troupes où il y avait de braves soldats et de dignes officiers, toutefois, comme ils voulaient qu'on suivit la manière dont on se sert dans l'Europe pour se défendre, laquelle est très-désavantageuse pour ce pays, aux expériences duquel ils ajoutaient trop peu de foi : cela fit que les ennemis ne laissaient pas de nous tuer du monde tout comme auparavant, même ils nous en auraient tué davantage dans ces commencements si la multitude des gens ne leur eut fait peur et s'ils ne les fussent point aller chercher chez eux pour les combattre, ce qui les intimida ; en quoi on a beaucoup d'obligation à M. de Courcelle, gouverneur de ce pays, car il a pris des peines incroyables et risqué beaucoup sa vie nommément cet hiver parceque jugeant qu'il était très-important de donner aux Iroquois une juste idée de nous, il se résolut à aller chez eux aussitôt que les glaces seront bonnes : <sup>1</sup> on ne saurait exprimer l'excès de peines qu'il eut à ce voyage pour le peu d'expérience qu'avaient nos Français, ce que je décrirai plus au long sans que ce soit m'étendre plus loin que je ne me suis prescrit dans cette histoire, à laquelle je puis seulement ajouter que M. de Courcelle avait 70 Montréalistes en cette expédition, sous le commandement de M. Lemoine, et que M. le Gouverneur les sachant les mieux aguérés, il leur fit l'honneur de leur donner la tête en allant et la queue au retour ; y en ayant peu d'autres auxquels il eut pu leur confier ces marches honorables et périlleuses parmi ces bois dont

<sup>1</sup> Cette expédition eut lieu le 9 janvier 1666 (que M. de Courcelle quitta Québec) au 19 mars suivant qu'il y entra avec ses troupes (Journal des Jésuites M. S.)

nos troupes avaient si peu d'instruction en ce temps là ; aussi M. le Gouverneur se reposait beaucoup sur eux tous et leur témoignait une confiance particulière et les caressait grandement, il les appelait ses capots bleus, comme s'il les eut voulu nommer "Les enfants de sa droite ;" que si tout son monde eut été de pareille trempe, il eut été en état d'entreprendre davantage qu'il ne pût pas : au reste, pour cette occasion et pour toutes les autres, M. le Gouverneur a trouvé toujours le peuple de ce lieu plus prompt à marcher qu'aucun autre, ce qui a fait qu'il a toujours uniquement eu une affection toute particulière pour le Montréal ; ce qu'ayant été trouvé à redire par une personne, il lui répondit : "—Que voulez-vous, je n'ai mieux trouvé de gens qui m'aient servi pendant les guerres et qui m'aient obéi." L'été d'après, on fit une seconde entreprise contre les Iroquois où M. de Jurel eut le commandement dans lequel parti, il fut assisté d'environ 50 Montréalistes quoiqu'il n'eut environ que 200 Français. M. de Tracy allant pendant l'automne en guerre contre les mêmes ennemis, il eut 110 habitants du Montréal auxquels il accorda le même honneur, allant chez les ennemis, les faisant marcher assez loin devant jusqu'à la vue des villages ennemis, bravant les plus grands périls qu'on pouvait encourir. M. Lemoine eut l'honneur pareillement d'être capitaine des habitants en cette occasion et M. de Bellestre celui d'être lieutenant ; outre cette compagnie, nous avons encore trois autres Montréalistes, trois qui étaient près de M. de Courcelle ou de certains capitaines, lesquels étaient leurs amis particuliers, ces trois étaient M. Daillebout, M. du Homeny et M. de St. André ; quand à M. Daillebout, il ne vint pas jusqu'au pays pour une morsure d'ours qui l'en empêcha, quant à M. du Homeny, il vint non-seulement en ce voyage mais encore en celui de l'hiver fait par M. de Courcelle, où il pensa périr et aussi en celui de M. de Sorel. La troupe de MM. les habitants de Montréal dans l'expédition de M. de Tracy se peut encore grossir par la venue d'un prêtre du Séminaire de St. Sulpice, lequel étant arrivé cette année là de France 5 ou 6 jours avant cette expédition, y assista selon son ministère, ainsi que la relation du Canada le manifeste, sous le nom de M. Colson ; au reste, ce prêtre fit un bon noviciat d'abstinence sous un certain capitaine qui peut-être appelé le grand maître du Jeune, du moins cet officier aurait pu servir de père maître en ce point chez les pères du désert : (M. l'abbé Dubois devait faire pour) M. l'abbé Dubois qui était de cette confrérie y pensa mourir absolument pour le même sujet. Pour l'ecclésiastique de St. Sulpice, il était d'une complexion plus forte, mais ce qui l'affaiblissait beaucoup c'étaient les confessions de nuit, travaux spirituels qu'il



fallait faire tandis que les autres dormaient, ce qui fit qu'il ne put jamais sauver un homme qui se noyait devant lui, ce qu'il eut fait aisément sans cette grande faiblesse et que un affronteur de cordonnier l'avais mis nu-pieds pour une méchante paire de souliers qui n'avaient plus que le dessus, ce qu'étant bien rude surtout en ce lieu là à cause des pierres aigues dont l'eau et le rivage sont pavés, ces choses l'ayant rendu paresseux, quand ce fut à l'extrémité et qu'il se fut déshabillé pour se jeter à la nage, il n'en était plus temps, ce qui n'empêche pas que sa tentative en eut une bonne récompense, parceque cet homme étant en quelque façon aux RR. PP. Jésuites, un des pères de la compagnie l'ayant remercié de ce qu'il avait voulu faire il lui répondit que la faiblesse de la faim l'avait empêché de faire davantage, ce bon père entendant ce discours, le tira à part et lui donna un morceau de pain assaisonné de deux sucres tous différents, l'un de Madère et l'autre de l'appétit.

DE L'AUTOMNE 1666, JUSQU'A L'AUTOMNE 1667 AU DÉPART DES  
VAISSEAUX DU CANADA.

Dans la fin de cet automne, M. Frémont, prêtre de cette communauté, se rendit aux Trois-Rivières, afin d'y assister les habitants selon son ministère, mais il fit un voyage fort rude et dangereux, d'autant qu'il fut obligé de descendre fort tard dans une petite barque fort mal provisionnée qui croyait être bientôt rendu, mais qu'un vent contraire fit tromper en son calcul, car elle fut longtemps à se rendre, et par dessus cela, on y souffrit de froid dans le dernier excès, tous les bords du fleuve se glacèrent jusqu'au courant qui, se trouvant moins fort lorsqu'ils furent dans le lac St. Pierre, se gela aussi bien que le reste, si bien qu'il leur fut impossible d'avancer ni de reculer, non plus que d'aller à terre par dessus les glaces à cause qu'elles étaient trop faibles. ce qui réduisait tout le monde dans une extrême anxiété, surtout à cause que l'on avait pas de quoi se couvrir et que l'on manquait de bois pour faire du feu, ce qui eut été insupportable à quelques-uns entre autres pendant la nuit, si M. Frémont ne leur eut donné sa couverture par charitable compassion, d'autant qu'il n'en avait point et qu'il était fort mal vêtu ; après que Dieu les eut tenu assez longtemps en cette épreuve où la diète était jointe aux rigueurs du froid, il fit souffler les vents avec une telle impétuosité, qu'ils firent sortir ce bâtiment du lac et le porta jusqu'à l'autre côte des Trois-Rivières où ayant mis pied à terre ils firent un grand régal par le moyen d'un grand feu qu'ils allumèrent, ce que MM. des Trois-Rivières

ayant vu, s'imaginant bien que ce prêtre dont nous venons de parler était dans cette compagnie à cause qu'ils l'attendaient pour leur servir de curé, ils se résolurent d'hasarder le passage pour aller le chercher en canot d'écorce, ce qui réussit fort bien, parce que jamais ils n'eussent pu venir à eux en ce temps-là à cause des grosses glaces qui étaient aux Trois-Rivières. Je ne vous dis point ici ce qu'ils firent étant arrivés aux Trois-Rivières, parceque vous jugerez bien qu'après avoir remercié Dieu, ils ne manquèrent pas de se bien réchauffer et de bien faire voir leur appétit. Quant à ce qui regarde la guerre des Iroquois, nous ne vous parlerons plus de leurs embuscades, car la peur de la précédente campagne les avait tellement effrayés que chaque arbre leur paraissait un Français et qu'ils ne savaient où se mettre; néanmoins comme on n'était pas informé de leur terreur, on se tenait toujours fort ici sur ses gardes, ce qui donna beaucoup de peine aux ecclésiastiques de ce lieu pour aller visiter le fort Ste. Anne qui était sans prêtre, encore qu'il fut le plus exposé aux ennemis comme étant beaucoup plus avancé que les autres qu'on avait fait depuis la venue des troupes. Mr. de Tracy ayant bien considéré combien il était fâcheux de laisser ce lieu sans aucun secours spirituel, écrivit à M. Laurent, le supérieur du séminaire, le priant d'y envoyer un prêtre, il n'y eut personne de cette communauté qui n'estima cette commission fort avantageuse, parcequ'on y devait avoir l'occasion d'y bien souffrir et de beaucoup s'exposer pour Dieu; cependant Mr. Souard qui devait avoir de la prudence pour tous, ne pouvait pas se résoudre à envoyer un prêtre dans un temps de guerre où il y allait d'être brûlé vif, sans une escorte considérable, ce fort nouvellement fait était à près de 25 lieues d'ici du côté des ennemis, c'est pour cela que tout demeura en suspens. Mr. Souard voyait bien une lettre de Mr. de Tracy qui lui proposait le secours spirituel de tous ses soldats et officiers qui étaient là dans un état assez pitoyable, mais il n'avait pas songé à donner aucun aide pour y escorter un missionnaire et les officiers de ce lieu ne jugèrent pas à propos de risquer leurs soldats et de leur donner une telle fatigue sans un commandement absolu de sa part. Cela étant, M. Souard se contenta de nommer l'ecclésiastique qu'il jugea à propos devoir aller à Ste. Anne afin de se tenir prêt, s'il s'en trouvait l'occasion: ce qui arriva dans un temps assez fâcheux pour lui quelque temps après; puisque cet ecclésiastique étant allé à la guerre de l'automne, il lui en avait resté une grosse enflure en forme d'une loupe sur le genou. Or après plusieurs remèdes, il se fit saigner, mais le chirurgien mal à propos lui ayant tiré une furieuse quantité de sang, il s'évanouit entre ses bras, revenant à

soi, il vit entrer deux soldats en sa chambre qui le saluèrent et lui dirent qu'ils venaient du fort St. Louis qui est à 4 lieues d'ici, sur le chemin de Ste. Anne, entendant ces paroles, après leur avoir demandé des nouvelles de leur fort, il s'enquit d'eux quand ils s'en voulaient retourner, ils lui répondirent que ce serait le lendemain, à quoi il repartit :—" Donnez-moi un jour et je partirai avec vous pour Ste. Anne où je ne puis aller si vite à cause d'une terrible saignée qu'on vient de me faire." Ce délai obtenu et écoulé, il partit avec le congé du supérieur qui fut plus difficile à avoir, accompagné de Messieurs Lebert, Lemoine et Mijeon qui voulurent aller avec lui à St. Louis, il est vrai que dans cette route, ce prêtre qui était nouvellement arrivé de France, trouva bien à qui parler tant pour l'infériorité de son genou que pour les faiblesses que lui avait causé sa saignée, que pour aussi la difficulté des neiges qui étaient pour lors très mauvaises surtout à un nouveau Canadien qui n'avait jamais marché en raquette et qui avait un fardeau sur ses épaules pendant un partie du chemin ; quand il fut à St. Louis on lui refusa de l'escorter 24 heures durant, mais à la fin comme on le vit résolu de partir nonobstant, on lui donna dix hommes dont un enseigne demanda le commandement pour l'amitié qu'il lui portait. La providence est admirable, il ne croit jamais avoir tant souffert que pendant ces 24 heures où il lui eut été impossible de marcher, ce qu'il dissimulait de son mieux, crainte qu'on ne lui fit encore plus de difficultés à lui donner de l'escorte et sans qu'on sut son mal on lui donna du temps pour se reposer, après quoi on lui donna ce monde et il partit, quoiqu'il eut ordre de son supérieur de ne pas passer outre qu'il n'eut 25 ou 30 hommes, parcequ'il est vrai qu'il avait un fort pressentiment des misères que nous verrons qu'il trouva au fort Ste. Anne lors de son arrivée ; y allant, il ne trouva rien autre chose de remarquable si ce n'est la difficulté des glaces qui le mit beaucoup en péril et même une fois, on croyait un soldat perdu parceque la glace ayant rompu sous lui et s'étant retenu avec son fusil sans couler tout-à-fait à fond, il ne pouvait remonter sur la glace à cause de ses raquettes qu'il avait aux pieds : l'ecclésiastique le voyant en si proche et manifeste péril pour l'amour de lui crut qu'il se devait hasarder pour le tirer de là, ce qu'il fit ; après s'être armé du signe de la croix, il alla à lui et le prit par les bras, mais cet homme étant si pesant et embarrassé avec ses raquettes qu'il ne le pouvait tirer qu'à demi ; c'est pourquoi il demanda du secours, mais personne n'était d'humeur à lui aider en cette rencontre sans que ayant assuré M. *Darienne* qui était l'enseigne dont nous avons parlé, que la glace était fort bonne sur le bord du trou, il vint lui-même

n'osant pas faire de commandement à personne, étant venus, ils tirèrent tous deux ce grand corps et l'allèrent faire chauffer au plus vite remerciant Dieu de l'avoir tiré de là. Mais passons outre et approchons du fort Ste. Anne, car on y crie déjà depuis plusieurs jours et on y appelle un prêtre, déjà deux soldats sont morts sans ce secours et l'un d'eux en a demandé un huit jours entiers sans l'avoir pu obtenir, mourant dans ce regret ; plusieurs moribonds jetaient vers le ciel la même clameur, lorsqu'à ce moment, il leur en envoya un pour les assister. Ces soupirs, ces attentes et ces désirs firent que tant loin qu'on le vit sur le lac Champlain qui environnait ce fort, on alla donner l'avis à M. Lamothe qui commandait ce lieu là ; lui sachant cette nouvelle sortit incontinent avec Messieurs les officiers et les soldats qui n'étaient pas absolument nécessaires pour la garde du fort, allant tous avec une joie indicible au devant de lui, l'embrassant avec une affection si tendre qu'il ne peut s'exprimer, tous lui disaient : " Soyez le bienvenu, que n'êtes vous venu encore un peu plus tôt, que vous étiez souhaité par deux soldats qui viennent de mourir, que vous allez apporter de joie à tous nos malades, que la nouvelle de votre arrivée les réjouit, que nous vous avons d'obligation." Comme on lui faisait ces compliments, l'un le déchargeait de son sac, l'autre lui enlevait sa chapelle, et enfin l'ayant mis dans un état plus commode, on le mena au fort où après quelques prières faites, il visita quantité de malades dans leurs cabanes, ensuite de quoi, il alla se rafraîchir avec Mrs. Lamothe et Durantaye et tous messieurs les officiers subalternes ; au reste, il était temps d'arriver, car de 60 soldats qui étaient dans ce fort, en peu il s'en trouva 40 atteints du mal de terre tout à la fois : maladie qui les infecte tellement et les mettait dans un si pitoyable état qu'on ne savait qui en réchapperait tant ils étaient grandement malades, même on appréhendait que ceux qui restaient encore sains ne fussent saisis de ce mal contagieux, surtout à cause qu'ils n'avaient aucuns légumes, qu'ils n'avaient que du pain et du lard et que même leur pain était mauvais à cause que leur farine s'était corrompue sur la mer. Ce qui leur causa toutes ces disgrâces à l'égard des vivres, ce fut que jusqu'à la fin de l'automne, on avait résolu d'abandonner ce lieu qu'on ne pensa à garder que dans un temps où l'approche de l'hiver réduisit M. l'intendant, nonobstant tous ses soins, à l'impossibilité de le mieux ravitailler, ce qui obligea un chacun de se contenter de la subsistance qu'on y put jeter en ce peu de temps qu'il y eut. Or malheureusement, il leur échut de la farine gâtée et de l'eau-de-vie que les matelots avaient remplie d'eau de mer en la traversée de France, ils avaient en outre cela une barrique de vinaigre

laquelle eut été excellente pour leur mal, mais malheureusement elle coula et se perdit entièrement, enfin tout était en un si pitoyable état que tout eut péri sans que M. de Lamothe voulant tout tenter afin de sauver la vie à un de ses cadets, l'envoya au Montréal avec quelques hommes qui en revinrent chargés, parceque M. Souard et Mlle. Mance appréhendant surtout la mort de cet ecclésiastique qui était à Ste. Anne, lui envoyèrent plusieurs traines chargées de tous les rafraichissements possibles ; comme pourpier, salé, oignons, poules et chapons avec une quantité de pruneaux de Tours ; M. de Lamothe voyant entrer toutes ces provisions dans son fort et que ses amis lui en avaient envoyé fort peu pour n'en avoir pas pu trouver, il pensa y avoir une petite querelle entre lui et son missionnaire, il est vrai que comme ils étaient bons amis elle ne fut pas sanglante, il disait à cet ecclésiastique : " puisque nous mangeons ensemble, il faut que cela vienne chez moi." L'ecclésiastique répondit : " Je travaille assez pour les soldats, le roi me nourrira bien, quant à mes provisions je n'y goûterai pas, elles seront toutes pour nos malades, car je me porte assez bien pour m'en passer." Cela dit, il fit entrer cependant tout ce qui était veuu dans sa chambre et il commença à donner tous les matins des bouillons qu'il faisait à tous les malades, sur lequel il mettait un petit morceau de lard avec un morceau de volaille. Le soir, il donnait à chacun 12 ou 15 pruneaux qu'il faisait cuire, ce qui a sauvé la vie à quantité de soldats ; parceque cela les faisant vivre plus longtemps on les transférait au Montréal successivement sur des traines, ce qui était l'unique moyen de les guérir, parceque l'air était si infesté à Ste. Anne qu'il n'en réchappa pas un de ceux auxquels on ne put faire faire le voyage ; ces maladies duraient des trois mois entiers ; ils étaient des huit jours à l'agonie, la puanteur en était si grande que même il s'en trouvait dont l'infection s'en ressentait quasi jusqu'au milieu du fort, encore qu'ils fussent bien enfermés dans leurs chambres ; ces moribonds étaient si abandonnés que personne ne les osait quasi approcher hormis l'ecclésiastique et un nommé Forestier, chirurgien, lequel fit fort bien et n'aurait pas manqué de récompense si on avait bien su la charité avec laquelle il s'exposa, qui fut jusqu'au point qu'on ne croyait pas qu'il en réchappât, l'ecclésiastique qui était toujours auprès des malades a rendu ce témoignage de lui, qui est que jamais il ne l'a appelé soit de jour, soit de nuit, qu'il n'ait été fort prompt à venir, il est vrai que sur la fin, voyant qu'il était trop abattu, craignant qu'il ne demeurât tout-à-fait, et l'appelait le moins qu'il pouvait. Les malades se voyant dans ce délaissement trouvèrent un moyen admirable afin d'avoir quelques cama-

rades à les aider ; pour cela, ils s'avisèrent de faire de grands testaments comme s'ils eussent été bien riches, disant : "Je donne tant à un tel à cause qu'il m'assiste dans cette dernière maladie, dans l'abandon où je suis." Tous les jours on voyait de ces testaments ; et chacun de ceux qui étaient plus éclairés riaient de l'invention de ces pauvres gens qui n'avaient pas un sol dans ce monde et ne laissaient pas de se servir utilement de ces biens imaginaires. Ce qu'on peut dire de toutes ces misères est que si le corps y était abattu, l'esprit y avait de la satisfaction à cause de la sainte vie que l'on commença à mener dans ce lieu, les soldats vivaient sains et malades comme s'ils eussent communié tous les jours, aussi le faisaient-ils très souvent, les messes et les prières étaient réglées, et chacun était soigneux de s'y rendre, les jurements et les paroles moins honnêtes ne s'y entendaient quasi point du tout, la piété y était si grande que le missionnaire qui y servait s'en trouvait abondamment payé de ses peines, il assista à la mort 11 de ces soldats, assurément aussi bien disposés qu'on le pouvait souhaiter. Tous les voyages du Montréal lui apportaient de nouveaux rafraichissements qui le rendait bon orateur auprès de ses malades, s'il n'était pas dans leur chambre ou bien dans la sienne à prendre un peu de repos il était obligé pour éviter le mal d'aller entre les bastions du fort où la neige était battue prendre l'air et faire des courses afin d'éviter le mal, dont il se ressentait un peu, ce qui l'aurait fait prendre pour fou si on l'avait vu et on n'aurait pas su combien un exercice aussi violent était nécessaire pour préserver de ce mal ; il est vrai que cela était plaisant de voir réciter un bréviaire à la course, mais comme il n'avait point d'autre temps, il croyait bien employer celui-ci à dire son office, sans que messieurs les casuistes y puissent trouver à redire, si sa chambre eut été plus commode, il l'eut fait dedans avec plus de bienséance, mais c'était un bouge si étroit, si petit et si noir que le soleil n'y entra peut-être jamais et d'un si bas étage qu'il ne s'y put tenir debout. Un jour M. de Lamothe se voyant avec si peu de monde, pour combattre et si avancé vers les ennemis, il dit en riant à son missionnaire : "—Voyez, monsieur, je ne me rendrai jamais, je vous donnerai un bastion à garder ;" Cet ecclésiastique afin de rendre le change à sa raillerie lui dit : "M. ma compagnie est composée de malades dont le frater est le lieutenant, faites moi préparer des civières roulantes, nous les conduirons dans le bastion que vous nous direz, ils sont braves maintenant, ils ne s'enfuiront pas comme ils ont fait de votre compagnie et de celle de M. de la Durantaye dont ils ont déserté pour venir à la mienne." Après ces railleries, on se vit dans la

croissance que nous allions être attaqués, mais heureusement c'était des ambassadeurs Iroquois qui venaient demander la paix, accompagnés de quelques Français qu'ils ramenaient de leur pays, aussitôt que l'on les vit, on fit faire grand feu par toutes les cabanes afin de leur faire accroire qu'il y avait du monde partout, étant venu au fort, on ferma toutes les cabanes afin de leur faire croire qu'elles étaient pleines de monde; outre cela on leur dit que c'était merveille qu'ils n'avaient pas été tués à venir jusqu'à ce lieu, d'autant qu'il y avait de tous côtés des soldats en parti, ce qu'ils crurent par après très-véritable, à cause que s'en allant de là au Montréal, ils trouveront une troupe de convalescents qui en venaient au nombre de 14 ou 15, qui visèrent sur eux le fusil bandé jusqu'à brûle-pourpoint, ils les eurent tirés, sans que le *Batara Flamand* qui est un célèbre entre les Iroquois, cria à un Français lequel étant derrière de parler promptement, ce Français ayant dit: " Ne tirez pas camarades, ils viennent en paix." Alors les convalescents cessèrent de les tenir couchés en joue et s'approchèrent comme amis; ce qui fit bien plaisir à messieurs les Iroquois. Ce que nous avons encore à remarquer du fort St. Anne, au sujet du Montréal, est que si l'ecclésiastique du Montréal n'y était allé en ce temps-là, on n'aurait pas du moins sitôt tenté le voyage du Montréal, parcequ'on ne le croyait pas sitôt possible à cause des glaces, ce qui aurait causé la mort à bien des gens qui seraient morts sans confession; je dois dire outre ceci que l'hôpital du Montréal s'est signalé par une confusion de malades qu'il a reçu de celui-là, auquel il a rendu tant de services en cette maladie qu'il en mérite trop de louanges pour n'en pas parler, comme aussi de la quantité de malades et de blessés qu'il reçut tout l'an dernier des forts de St. Louis et de St. Jean, sans omettre ceux de cette petite armée de M. de Courcelle qui trouva heureusement ce lieu à son retour pour ses malades et blessés, après cette terrible guerre de l'hiver que nous avons oublié de dire en son lieu.

Nous n'avons rien à dire du voyage que fit M. de Tracy cette année en l'île du Montréal, parcequ'il ne s'y passa rien d'extraordinaire, de telles courses n'étaient pas surprenantes à M. de Tracy qui en a beaucoup entrepris de semblables pour le service du Roi qui l'obligea de se transporter en ce lieu, afin de se faire connaître aux sauvages, comme étant le lieu le plus avancé du fleuve et où ils se rendent plus communément. M. Tallon y monta aussi dans le même temps tant pour le même sujet que pour y exercer, en qualité d'Intendant, toutes les fonctions que le service du Roi pouvait exiger de sa personne, lequel fit à l'édification et à la satisfaction de tout le public, qui le vit marcher de maison en maison suivant

les côtes de cette Ile, afin de voir jusqu'au plus pauvre, si tous étaient traités selon la justice et l'équité, et si la nécessité de quelques uns n'exigeait point la participation de ses libéralités et aumônes, de quoi il s'est dignement acquitté. Nous ne devons pas oublier en cette année le passage de M. Souart en France, qui y alla exprès pour chercher des ouvriers évangéliques, parceque le nombre en était trop petit pour des nations d'une aussi vaste étendue.

*(A continuer.)*

---



## LES FIANCÉS D'OUTRE-TOMBE.

---

### 1.

Le canton d'Agnier, l'un des plus puissants de la confédération Iroquoise, était, au mois d'août 1642, le théâtre d'un de ces spectacles d'héroïsme, digne de figurer dans les annales des premiers temps du christianisme.

Le feu du conseil avait été allumé dans la bourgade de Gandawagué, pour y délibérer sur le sort des prisonniers chrétiens tombés depuis quelques jours entre les mains du féroce Iroquois.

Ils étaient trois Français parmi ces captifs : le père Jogues, René Goupil et Guillaume Couture. L'histoire ne donne aucun des noms Hurons, si ce n'est celui de leur chef : Eustache Ahatsistari.

Ces Hurons, y compris les Français, étaient partis des Trois-Rivières au nombre de quarante pour retourner dans leur pays, lorsqu'ils furent surpris dans les îles du lac St. Pierre par une bande de quatre-vingts Iroquois. A la vue de l'ennemi supérieur en nombre, plusieurs s'enfuirent dans la forêt, les autres combattirent vaillamment et furent faits prisonniers. Pendant le trajet qui dura sept jours, ils eurent à souffrir tout ce que la barbarie de leurs bourreaux se plût à inventer de plus cruel. A leur arrivée à Agnier, on les promena de village en village, pour donner à la tribu le plaisir de les torturer, et, maintenant, épuisés de fatigues et de souffrances, ils attendaient dans la bourgade de Gandawagué l'issue d'une délibération qui ne promettait rien moins que la mort accompagnée des plus affreux tourments.

Mais cette perspective d'une mort prochaine n'avait rien qui put

effrayer les héros chrétiens; ils l'envisageaient avec le calme d'une conscience sans reproche, et le père Jogues, assis au milieu de ce groupe silencieux, consolait et encourageait par des paroles pleines de douceur ces martyrs, dont la constance n'avait point faibli dans la lutte douloureuse qu'ils avaient soutenue jusqu'alors.

Le soir était descendu sur la bourgade, chaque famille reposait dans sa hutte d'écorce, les principaux de la nation seuls veillaient dans la salle du conseil, laissant les prisonniers sous la garde d'un jeune Iroquois.

Ils étaient là, dans le silence de cette splendide soirée d'été, écoutant ces harmonies confuses des forêts qui bruissent dans la nuit et se livrant à ces solennelles pensées qu'inspire la prévision d'une mort prochaine. Ce spectacle agreste et sauvage qui se déploie aux yeux des pauvres captifs, nul d'entre eux ne doit le revoir. Ces vastes solitudes avec ce ciel parsemé d'étoiles, et ces doux chants de la brise dans les bois, c'est une vision enchantresse devant laquelle s'évanouissent toutes les horreurs du lendemain. Que leur importe encore quelques heures de souffrances? ils vont s'envoler vers ce Dieu pour qui ils ont tout sacrifié et qui se révèle à eux, en ce moment, par la splendeur de ses œuvres merveilleuses. Leurs pensées se reportent vers cette terre lointaine de la France où leurs parents et leurs amis sont dans l'ignorance de la destinée qui les attend;—pas un murmure, pas un mot de regret ne s'échappe de leurs lèvres, ils disent un suprême adieu à tout ce qu'ils ont aimé et, dans quelques heures, le sacrifice va s'accomplir.

— Mon père, dit René, jamais la terre ne nous apparût plus belle qu'au moment de la quitter et ses beautés qui nous environnent sont des ailes sur lesquelles nous nous élevons jusqu'à la contemplation de l'infini. L'espoir de partager votre récompense était le mobile puissant qui nous aidait à partager vos périls, et cet espoir grandit avec la certitude du sort qui nous menace, trop heureux encore d'avoir cédé à cette inspiration; aujourd'hui, le devoir et ses conséquences rigoureuses, demain, la couronne du martyr.

— Enfants, répondit le père Jogues, vous avez voulu suivre le missionnaire dans sa carrière de souffrances et plutôt que de l'abandonner, vous vous êtes voués à une mort presque certaine, quand votre bras eût pu servir avec gloire la nouvelle patrie. Nul œil humain ne saurait pénétrer les secrets desseins de Dieu, et qui sait si cette mort, que vous envisagez avec la joie du chrétien, ne sera pas différée pour le salut de vos frères et le soutien de la colonie. Dieu bénisse votre généreux élan et, soit qu'il vous appelle à lui par la voie du martyr ou qu'il vous retienne encore quelques

années sur cette terre de douleur, soyez toujours soumis à sa volonté sainte.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse, s'écrièrent-ils en tombant à genoux et, dans la vie ou dans la mort, toujours nous bénirons ses décrets éternels.

Ils prièrent longtemps et s'endormirent sous les grands arbres de la forêt en attendant le jour qui devait éclairer leur triomphe.

Pendant que les prisonniers reposaient, les anciens de la bourgade, assis sur des nattes dans la salle du conseil, au milieu de laquelle s'élevait un feu brillant, fumaient gravement, en prêtant l'oreille aux harangues du grand chef.

Ononkouia appartenait à la famille de la Tortue, considérée comme la plus noble parmi les cinq cantons; c'était un habile orateur et de plus un guerrier redoutable; il savait allier la prudence et la bravoure avec la finesse et l'astuce. Sa haute taille, se dessinant au milieu de ses compagnons, ressemblait à un chêne qui s'est longtemps joué des efforts de la tempête; son œil noir, pétillant de ruse et de malice, brillait d'un feu sombre. Le premier, il rompit le silence pour haranguer l'assemblée en ces termes :

“ Frères, le Grand Esprit a livré entre nos mains les ennemis de la nation, il nous faut le sang de ces guerriers pour effacer la trace de nos larmes. Cette nuit, les âmes errantes de nos pères tombés sous leurs coups ont poussé des gémissements sur le seuil de ma cabane; l'une d'elles m'a poursuivi dans un songe en me disant : Ononkouia, souviens-toi des guerriers envoyés sans armes et sans honneur dans le pays des âmes par l'Algonquin.

“ Les ossements de vos aïeux, protégés par leurs manitous, ont secoué avec le soleil du printemps la blanche robe qui les recouvrait, pour révéler à leurs amis le crime secret de leurs perfides compagnons; c'est à vous, Agniers, que revient l'honneur d'une si juste vengeance; le sang appelle le sang, et que la hache puissante d'Ononkouia ne s'abaisse qu'avec les derniers débris de cette race d'hypocrites assassins !

“ Cette âme, reprit l'orateur sauvage, en se dressant, poursuit la mienne dans nos sombres forêts pour lui souffler ses idées de vengeance; cette voix, je l'ai entendue partout, elle se mêle aux gémissements de la tempête, aux murmures des eaux, aux soupirs du vent, aux chants de l'oiseau des nuits solitaires.

“ Oui, vous serez vengées, ombres de nos vaillants chasseurs, continuait-il, en roulant d'une manière terrible ses yeux injectés de sang dans leurs orbites profondes; ce n'est pas en vain que vous avez évoqué la puissance d'un vieux guerrier, le sang du dernier Huron rougira la neige où vous êtes ensevelis.

“ Bien des lunes sont passées sur la tête d'Ononkouia sans affaiblir la haine qu'il porte à ses ennemis, mais elles ont argenté sa chevelure et mûri son expérience ; il n'écoute plus la voix impétueuse de la colère qui, semblable à un ouragan, détruit et déracine tout ; le grand chef veut asseoir sa haine sur les bases solides de la vengeance et l'assouvir avec tous les moyens que lui fournit sa bravoure.

“ Des guerriers blancs, alliés du Huron et de l'Algonquin, sont au nombre de nos captifs avec une robe noire qui paraît toute puissante auprès de leurs manitous. Vous l'avez vu, l'homme de la prière, insensible à tous les tourments, tomber épuisé de faiblesse, puis se relever aussitôt, car ses lèvres murmuraient tout bas une invocation mystérieuse à ses esprits familiers, et ses yeux, fixés sur les nuages, semblaient commander aux dieux de l'air.

“ La chair blanche n'est pas bonne à manger, elle ferait éclater la foudre sur les chaudières du festin ; gardons la robe noire et ses deux fils pour traiter avec Ononthio.

“ J'entends la voix de mes ancêtres, dit-il, en collant son oreille contre le sol au milieu du silence général ; elle me dit que plusieurs des nôtres seront en son pouvoir avant l'expiration de cette lune. Ononthio aime la robe noire, nous lui enverrons des paroles de paix et des colliers pour essuyer ses larmes, et il dira à nos frères : Allez-vous-en, mes neveux, habiter la cabane des Français dans votre pays, allez chercher Ondessonk, pour qu'il traverse sans danger les sentiers de guerre où désormais l'herbe va fleurir. Alors, si la chair blanche frappe notre appétit, nous la placerons dans nos chaudières de guerre, et nos haches élevées au-dessus seront prêtes pour le combat à la suite du festin.

“ D'ici à ce jour, l'homme de la prière aura sa place dans ma cabane et les deux autres seront donnés à ceux d'entre vous qui ont perdu quelqu'un de leurs familles ; et, si vous en croyez la longue espérance d'Ononkouia, la mission de sang et de vengeance que nos ancêtres nous ont léguée sera bientôt achevée.”

Un murmure confus d'applaudissements se fit entendre à la suite de cette harangue ; la grande majorité de l'assemblée goûtait fort la proposition d'Ononkouia ; ils désiraient, avec la curiosité naturelle au sauvage, connaître davantage ces êtres qui leur semblaient mystérieux, et la pensée de les arracher à la mort s'était présentée à leur esprit bien avant que le chef eût parlé.

L'assemblée étant unanime sur ce point, chaque particulier s'en alla, suivant l'étiquette sauvage, déposer une paille en signe d'adhésion dans la corbeille placée sur une natte auprès d'Ononkouia.

Un seul éleva la voix avant d'accomplir la cérémonie usitée ;

c'était le chef de la famille du Loup : il voulait que l'amnistie fut générale et qu'elle s'étendit sur la plus grande partie des Hurons prisonniers.

La douceur des blancs dans des circonstances analogues avait frappé l'intelligence du barbare, il savait que les Français usaient alors de toute leur influence auprès des alliés pour soustraire les captifs aux tourments. Malgré les préjugés et les antiques coutumes de sa nation, il ne pouvait s'empêcher d'admirer la générosité d'un pareil procédé, il trouvait beau d'accorder la vie à des guerriers sans défense.

“ Mon frère a parlé avec sagesse, dit-il, la chair blanche n'est pas bonne à manger, et les visages pâles nous seront d'un grand secours auprès d'Ononchio. Comme vous, j'ai soif de vengeance et j'aime à enlever des chevelures sur le champ de bataille ; mais je trouve indigne d'un grand guerrier de tourmenter son ennemi désarmé, et mieux vaudrait, suivant moi, confier ce soin à nos femmes et à nos enfants. Aujourd'hui, Thariogen demande la vie des autres prisonniers ; ils ne peuvent nous échapper ; et, quand nous le voudrons, leurs chevelures orneront nos demeures. Et, faisant allusion aux yeux bleus de René, il ajouta :—En attendant, l'œil d'azur aura sa natte dans ma cabane.”

La proposition de Thariogen rencontra plus d'opposition que la première ; mais Ononkouia qui, comme son collègue, cherchait à obtenir un délai de quelques jours, réussit à la faire triompher en grande partie et l'assemblée s'écoula, après avoir prononcé une sentence de mort contre trois des Hurons seulement, au nombre desquels se trouvaient le chef Eustache Ahatsistari.

## II.

Dans l'épaisseur d'un bois qui bordait les solitudes de la rivière Mohar, des échafauds étaient dressés, entourés de tous les instruments meurtriers dont les Iroquois se servent en pareille circonstance. Autour du feu allumé sur un tronc d'arbre renversé, les députés des cinq cantons et les principaux invités dansaient une ronde infernale au son du Chichiloné, en attendant l'arrivée des condamnés.

Le jour baissait à l'horizon quand Ononkouia parut avec son lugubre cortège.

Les trois victimes, parées et vermillonnées, s'avançaient d'un pas ferme, malgré la grêle de flèches et de pierres qui surgissait de toutes parts à leur approche.

Après la décision de l'assemblée, on les avait ramenés dans la bourgade où une partie de la journée s'était passé dans une pénible attente. Chaque individu procédait à sa toilette avec une lenteur désespérante, et quand vint le tour des condamnés, lorsqu'il fallût peindre ces corps mutilés, ce fut une longue torture, un ironique contraste qui leur sembla plus cruel que tous les mauvais traitements auxquels ils avaient été soumis jusqu'alors.

Tous les préparatifs achevés, les guerriers, les femmes et les enfants s'assemblèrent autour d'eux pour les conduire, au milieu des hurlements et des cris de joie, au lieu désigné pour le supplice.

Après avoir essuyé la grêle de flèches qui les accueillit à leur arrivée, la troupe, qui bondissait autour du feu, s'élança sur eux avec fureur en brandissant des charbons enflammés qu'ils appliquaient sur les parties déjà affectées ; puis ils leur faisaient des incisions sur la peau à l'aide de leurs couteaux, et repoussaient les malheureux vers le bucher qu'ils inondaient de leur sang.

On les faisait ensuite parcourir un cercle de jeunes gens armés de bâtons aigus qui frappaient avec acharnement ces chairs déchirées et meurtries. On les conduisit de la sorte à l'échafaud, où ils durent monter pour être donnés en spectacle à toute la tribu. Jusque là, aucun signe de douleur ou de faiblesse ne s'était manifesté sur leurs traits défigurés ; ils appartenaient à la religion du Christ qui mourut en priant pour ses bourreaux, et le courage sublime du chrétien avait remplacé la stoïque indifférence du barbare.

Ils connaissaient le prix de la souffrance, ces néophytes d'un jour ; la foi vive et ardente des premiers chrétiens renaissait dans toute sa beauté primitive, portant des fruits vigoureux, sur ce sol vierge où l'ouvrier évangélique avait déposé les premières semences du christianisme.

Le chef Ahatsistari, dont le bras avait été fatal à tant d'Iroquois, apparut sur l'échafaud, avec ses cheveux relevés sur le sommet de la tête, sa figure peinte de diverses couleurs et ses larges épaules sillonnées de traces sanglantes. Son regard seul, n'ayant rien perdu de son éclat naturel, s'arrêta sur la multitude avec une imposante fierté. Il fallût alors obéir à cette coutume qui voulait qu'un chef chantât ses exploits avant de mourir ; on lui laissa donc un instant de repos pour entonner sa chanson de mort. D'un geste vigoureux, il acheva de briser les liens à demi brûlés qui retenaient encore ses bras, et, levant fièrement la tête, il chanta d'une voix lente :

“ La lune de mars commençait à dorer la feuille des bois, et le ciel bleu se mirait dans l'eau profonde du grand lac, et l'oiseau des vertes saisons chantait son dernier refrain à la brise d'automne,

quand l'Iroquois mon frère parut avec son casse-tête meurtrier.

“ Le guerrier qui s'en va dans le pays des âmes, avec trois visages pâles, poursuivait le cerf rapide qui fuyait sur l'herbe jaunie. Il vit ses ennemis, nombreux comme les roseaux qui bordent la rive, s'avancer vers lui pour lever des chevelures.

“ Mais les visages pâles ont l'âme magnanime, et l'un d'eux, tenant le tonnerre entre ses mains, fit jaillir l'éclair sur les serpents rusés qui s'enlacèrent autour des sapins solitaires en devenant tout à coup craintifs.

“ Et la massue du grand chef, s'abaissant à travers le flot grondant, acheva de porter la terreur parmi ces cœurs pusillanimes qui, voyant notre ferme contenance, se crurent entourés d'une bande nombreuse.

“ La peur obscurcit leurs regards et deux cents Iroquois s'enfuirent, poursuivis par quatre guerriers.

“ Plus de cent chevelures s'agitent dans ma demeure au souffle des vents du soir, et la compagne de mes jours, assise à mon foyer solitaire, entend les gémissements de ces âmes plaintives.

“ Ne pleure pas, femme à l'œil noir comme la nuit, si, parmi ces bruits mystérieux, tu reconnais parfois la voix de ton fidèle compagnon.

“ Je vais avec le Grand-Esprit dont la demeure est là-bas dans le ciel bleu, c'est là que tu me retrouveras, car la robe noire va prier pour toi.

“ Je suis l'ami des visages pâles, ils sont doux comme la colombe, et le Grand-Esprit aime la douceur des enfants de la prière.

“ La robe noire m'a dit qu'il aimait aussi les enfants des forêts, et qu'il les appelait à lui par delà les nuages pour leur donner une éternelle paix.

“ Ne pleure pas, femme au front mélancolique comme la feuille morte, si tu ne peux descendre des armes et des peaux de castor dans la tombe de ton guerrier ; là-bas, il n'aura plus d'ennemis à combattre ; là-bas, c'est l'éternelle paix.”

La tribu entière, plongée dans l'étonnement, écoutait avec stupéfaction ce chant commencé par une bravade, qui finissait par des paroles pleines de douceur et d'espérance. L'âme du barbare, s'approchant des célestes régions, se dépouillait peu-à-peu de sa grossière enveloppe, et les dernières ombres d'une croyance primitive disparaissaient devant l'éclat d'une lumière, qui se faisait de plus en plus vive, à mesure qu'elle se rapprochait davantage de la source éternelle de toute lumière.

Le premier moment de surprise passé, ils commencèrent à provoquer les victimes qui, de leurs échafauds, se défendaient avec

une vigueur inouïe. L'étiquette voulait qu'ils répondissent à la provocation, et l'on s'amusait avec une malice infernale de leurs inutiles efforts contre la multitude furieuse. Les assiégés, retrouvant dans leur vie prête à s'éteindre, un dernier reste d'énergie, luttèrent avec avantage du haut de leur petite citadelle, lorsqu'un affreux craquement se fit entendre, en même temps que les trois échafauds, poussés par des mains vigoureuses, volaient en éclats, entraînant dans leur chute les courageux athlètes, qui se brisèrent le crâne en tombant d'une grande hauteur.

L'on s'approcha d'eux et le désappointement fut grand : on s'aperçut qu'ils avaient cessé de vivre. Le supplice ne s'était pas prolongé à leur gré, ils déchargèrent leur aveugle fureur sur les corps mutilés des martyrs qu'ils dépécèrent dans un horrible festin.

Au moment où ces nouveaux chrétiens tombaient, en arrosant de leur sang cette terre encore livrée à la barbarie, ceux des prisonniers qu'on avait forcés, par un raffinement de cruauté, à assister au supplice de leurs frères, se mirent à genoux en récitant le *De profundis* et autres prières pour les morts. Personne ne s'occupait d'eux dans un moment où leur faiblesse était trop grande pour qu'ils songeassent à fuir. Tout le temps qu'avait duré le martyre de leurs compagnons, ils s'étaient contentés de prier pour eux du fond de leur cœur, demandant à Dieu de les assister en leur donnant la courageuse persévérance qui distingue les vrais disciples de la croix. Dieu avait entendu leur prière, pas un n'avait faibli, l'espérance avait aplani la voie douloureuse qu'ils devaient parcourir pour arriver à l'éternité. Pour eux-mêmes, ils regrettaient l'immortelle couronne dont ils étaient privés momentanément, et c'était avec un abattement profond qu'ils entrevoyaient la pénible captivité à laquelle ils étaient réservés.

La nuit entière se passa dans des divertissements auxquels tous les invités prirent une part active. Seule, une jeune fille d'environ quinze ans avait assisté à ce spectacle avec indifférence ; elle s'était tenue à l'écart durant le supplice, et maintenant, elle se rapprochait des prisonniers avec une curiosité pleine de bienveillance. Nul n'avait pu l'arracher de la place qu'elle s'était choisie à une très-petite distance d'eux, elle suivait tous leurs mouvements avec un vif intérêt, et lorsqu'ils s'étaient agenouillés, priant pour les trois victimes, elle s'était prosternée avec eux en suivant involontairement l'expression de leurs physionomies.

La tribu se dispersa quand le jour parut, et chaque invité prit congé de son hôte emportant avec lui les présents d'usage.

Les prisonniers étaient des cadeaux destinés aux grands chefs qui les emmenèrent dans leur village, et il ne resta dans ce lieu



que le père Jogues et René Goupil, qui avaient été adoptés la veille, comme on le sait. L'un appartenait à Ononkouia, l'autre à Thariogen qui résidaient tous deux à Gandawagué.

Cette enfant, qui semblait tant s'intéresser au sort des capifs, c'était la fille d'Ononkouaia ; après la distribution des présents, elle s'était timidement approchée du père Jogues, effleurant de la main les plis de sa soutane, et elle lui dit :—Viens avec moi, Ondessonk, pour habiter la cabane de mon père ; je te donnerai du maïs pour apaiser ta faim, avec une natte pour reposer ta tête.

Le missionnaire obéit passivement, pendant que René s'éloignait dans une autre direction, précédé de Thariogen.

### III.

La famille dans laquelle le père Jogues avait été adopté se composait des personnages que nous connaissons déjà ; Ononkouia et sa fille. Une année s'était écoulée depuis que Fleur-des-Champs avait perdu sa mère, et le grand chef n'avait pas encore songé à la remplacer. Contrairement à l'usage presque général chez les Iroquois, de garder plusieurs femmes avec eux, ayant la liberté de les renvoyer suivant leur caprice, il avait toujours été fidèle à celle dont il déplorait amèrement la perte. Elle avait été l'unique pensée de sa vie, jamais l'image d'une autre femme ne s'était présentée à son esprit, il n'avait aimé qu'elle, et maintenant c'était elle qu'il pleurait.

Fleur-des-Champs était tout ce qui lui restait de son bonheur passé, c'était sur elle que se reportaient désormais toutes ses affections ; elle le suivait partout dans ses excursions lointaines ; à son retour, elle se hâtait de préparer le repas, en faisant mille questions enfantines sur les lieux qu'ils parcouraient ensemble et sur les gibiers qu'il apportait de ses chasses. Son babil ingénu et gracieux était pour le triste Ononkouia une suave harmonie qui rappelait un instant le sourire sur ses lèvres.

L'enfant riieuse et charmante apprit avec une joie naïve que l'un des Français serait adopté dans sa famille ; elle s'était hâté de le conduire à sa hutte dès que la fête eut été terminée, et le père Jogues comptait bientôt, à la manière pleine de bienveillance avec laquelle elle le traita, qu'il avait en Fleur-des-Champs une amie et une alliée.

La demeure de Thariogen n'était pas très-éloignée de celle d'Ononkouia ; mais la nouvelle famille de René ne semblait pas aussi bien disposée que la première à accueillir le nouveau venu.

D'ailleurs la désunion régnait au foyer quand René y entra. L'une des femmes de Tehariogen était partie, à la suite d'une querelle violente avec le fils aîné de son mari.

Kiohacton ne pouvait voir cette femme qui partageait avec sa mère déjà vieille une affection qu'il aurait voulu concentrer sur elle seule ; il voyait avec rage l'influence chaque jour croissante de la nouvelle épouse sur l'esprit de son père. De concert avec sa mère, il lui cherchait à tout instant querelle, accablant de mauvais traitements son unique enfant âgé d'environ cinq ans.

Tehariogen avait cinq filles de sa première épouse, qui, toutes, avaient quitté la cabane pour suivre leurs maris ; il n'avait auprès de lui que Kiohacton, son fils aîné, et L'Oiseau-Bleu, l'enfant de sa plus jeune femme.

L'enfant pleurait sur le seuil de la demeure quand René apparut, précédé du chef ; la mère de Kiohacton murmurait, en tressant des nattes, des paroles où se peignaient l'indignation et la colère.

Elle continua de marmotter entre ses dents sans paraître remarquer l'étranger, qui s'efforçait d'apaiser L'Oiseau-Bleu par ses caresses.

Le bon cœur de René s'était ému à la vue du chagrin que manifestait l'innocente créature, et l'attirant à lui, en l'asseyant sur ses genoux, il réussit à le calmer.

Le regard et les paroles sympathiques du jeune médecin respiraient une si grande bonté, que le petit être s'abandonna avec toute la naïveté de son âge aux attentions de son nouvel ami.

Kiohacton était arrivé ensuite le front chargé d'orages ; il avait toisé le captif avec une hauteur insolente, et l'enfant tout tremblant, cachant sa tête dans les bras de son protecteur, n'osait lever ses yeux encore humides de larmes sur celui dont il redoutait la haine et qui n'avait jamais pour lui que des paroles amères.

Personne ne songea à rompre le silence menaçant de cette scène muette ; Kiohacton régnait en maître, et son père, malgré l'autorité dont il était revêtu, voyait avec douleur son impuissance à contenir les passions fougueuses du jeune homme.

Après le simple repas de maïs, dont René eut une maigre pitance, le bambin s'étendit sur une natte auprès de lui, et tous deux s'endormirent vaincus par la faiblesse et la souffrance.

À la suite de cette horrible nuit, le captif put encore goûter les douceurs du sommeil. La mort lui eût été douce en comparaison de l'esclavage qu'il doit subir ; mais sa vie, il ne la marchandait pas avec Dieu, elle lui appartient toute entière et d'ailleurs, le père

Jogues, son fidèle ami, lui reste : ils pourront faire quelque bien à ce peuple inconstant et féroce, qui ne tardera pas à se repentir de leur avoir laissé la vie, et l'espoir d'être utile à ses semblables, en accomplissant une œuvre agréable à Dieu, adoucit les ennuis de sa captivité.

## IV

Une paix profonde avait succédé au tumulte de la fête, la chaleur était extrême, et les hommes, paresseusement étendus dans les champs de maïs ou à l'ombre de leurs épaisses forêts, oubliaient dans un repos absolu de tourmenter les esclaves, qui, grâce à leur faiblesse et à leur adoption dans les plus puissantes familles de la bourgade, jouissaient d'un peu de liberté.

Dans le cours de la journée, Fleur-des-Champs avait interrogé le missionnaire sur la croyance du Huron chrétien. Sa chanson avait éveillé en elle des idées confuses ; elle voulait saisir le sens de ces paroles mystérieuses qui l'avaient émue, et le ministre de l'Évangile, secondant ces heureuses dispositions, donnait les premières notions du christianisme à la sauvage enfant, qui l'écoutait avec une docilité surprenante.

À la nuit tombante, il se rendit, accompagné de René, à la place où les martyrs avaient succombé. Comme ils s'approchaient de l'arbre où ils étaient venus se briser la tête, entraînés par la violence de leur chute, les visiteurs se découvrirent respectueusement. Ils allaient s'agenouiller, quand ils distinguèrent une forme indécise, se glissant avec précaution sur l'herbe ; teinte de sang, en effleurant de la main toutes les ondulations du terrain. Ils suivirent du regard l'ombre, qui se leva tout-à-coup, en poussant un petit cri de triomphe et en regardant avidement un objet qui semblait devoir être le but de cette recherche minutieuse.

Le père Jogues reconnut aussitôt la figure rayonnante de Fleur-des-Champs, qui ne les aperçut pas d'abord, tant elle était absorbée dans sa muette contemplation.

—Que cherchez-vous ici, Fleur-des-Champs, lui dit le missionnaire à demi-voix ?

Elle releva vivement la tête et fit un mouvement pour fuir, en voyant les deux étrangers ; mais, reconnaissant aussitôt le père Jogues, elle courut à lui en s'écriant :

—Je suis venu chercher le manitou du Huron, que j'ai vu glis-

ser sur l'herbe au moment de sa chute ; le voici, fit-elle en lui montrant une petite croix qu'il n'eut pas de peine à reconnaître pour celle qu'il avait donné la veille au chef Huron, je veux le garder avec moi ; il m'apprendra à connaître le Grand-Esprit des visages pâles ; n'est-ce pas, Ondessonk, que tu le veux bien ?

Elle acheva confuse, car son regard avait rencontré celui de René, qui s'arrêtait avec étonnement sur l'impétueuse enfant, dont la joie expansive triomphait en ce moment de sa timidité naturelle.

René contemplant avec surprise la gracieuse apparition, dont la voix sympathique trahissait un si naïf intérêt pour les prisonniers. Cette enfant de la nature offrait les contrastes les plus inattendus ; son front brun et élevé, ombragé de cheveux noirs, était sérieux jusqu'à la mélancolie ; le regard profond et tour-à-tour rempli d'une langueur rêveuse ou d'une sauvage énergie ; la bouche, au contraire, petite, riieuse et mutine, révélait l'insouciance légère et railleuse de l'enfance habituée à ne connaître d'autre loi que son caprice ; le nez court et légèrement retroussé, avec les contours gracieusement arrondis de la figure, achevaient de donner à cette physionomie une expression piquante qui réveillait la curiosité du plus indifférent.

Ces formes légères et capricieuses appartenaient plutôt à l'enfance qu'à l'adolescence, et sa taille souple et étroite, entourée d'une ceinture brodée en poil de porc-épic, disparaissait à demi sous un flot de cheveux noirs.

C'est ainsi qu'elle apparut à René, avec sa figure pâle et son grand œil noir rayonnant d'enthousiasme. Il n'était donc pas aussi abandonné qu'il le croyait, et cette mignonne créature, qui s'intéressait à eux, alors que tout semblait devoir les repousser, il ne l'avait pas soupçonné. Ce fut une étoile radieuse dans la nuit sombre qui l'environnait, et le fardeau de l'esclavage lui sembla moins lourd, en présence de cette démonstration sympathique.

Le père Jogues sourit avec bonté de leur embarras ; il rassura Fleur-des-Champs, en lui disant qu'elle pouvait garder le manitou des guerriers blancs, et qu'il lui apprendrait bientôt à l'apprécier à sa juste valeur.

Fière du succès de ses recherches et de l'approbation du missionnaire, la jeune fille, légère comme un oiseau, s'enfuit en courant à travers le bois sombre.

Le père Jogues s'applaudit du succès de son œuvre si heureusement commencée ; l'espoir de gagner une âme à Dieu était pour lui une grande compensation à ses souffrances, et sa nouvelle élève mettait tant d'empressement à s'instruire des premières vérités du chris-

tianisme, qu'il pouvait compter maintenant sur une conquête facile. Ils bénirent Dieu du fond de leur cœur, dans ce lieu consacré par de glorieux souvenirs, et, la nuit étant fort avancée, ils se séparèrent, la résignation au front et l'espoir dans l'âme.

## V.

Réné avait besoin d'une grande force d'âme pour supporter les ennuis de son pénible esclavage. L'intraitable Kiohacton continuait à lui prodiguer, par des signes non équivoques, son insultant mépris, qui menaçait à chaque instant de dégénérer en une haine profonde.

Thariogen, dont le plus grand défaut consistait en une excessive faiblesse pour ce fils ingrat, lui avait enjoint de sortir de la cabane pour se chercher un autre asile. Il n'y revenait qu'à de rares intervalles, mais toujours de plus en plus sombre, et Réné devait obéir à cette voix farouche, qui lui commandait sans cesse les ouvrages les plus humiliants.

Guidée par son instinct maternel et par le désir de revoir son époux, la femme errante était revenue au foyer, et Thariogen, vaincu par l'ennui et la sincère affection qu'il avait toujours eue pour elle, consentit à éloigner Kiohacton, pour la garder près de lui, usant cette fois de son autorité paternelle, pour ramener la paix dans sa famille.

Cette femme était réellement digne du sentiment profond qu'elle inspirait à Thariogen ; arrivée la première, elle avait eu le malheur d'exciter la jalousie de la mère de Kiohacton, et son existence en était à jamais troublée.

L'Etoile-du-Soir avait alors trente ans, ses formes avaient atteint leur complet développement ; elle eût été dans tout l'éclat de sa beauté, si cette fragile fleur avait pu conserver sa fraîcheur, au milieu des soucis sans nombre qui croissent dans le chemin de la vie. Sa figure, flétrie par la souffrance, portait l'empreinte d'une mélancolie profonde ; son front intelligent et doux reflétait l'ombre de ses pensées habituelles. Sans cesse blessée dans ses plus vives affections, pour son époux et pour son fils qu'elle idolâtrait et qui, toujours en butte aux mauvais traitements de Kiohacton, croissait comme une plante étiolée, qui se développe languissamment sous les rayons d'un soleil tardif, la touchante physionomie de l'Etoile-du-Soir portait la trace des angoisses maternelles. Un léger cercle se dessinait autour de ce regard voilé par la tristesse et les larmes ; et

sa bouche, gracieusement modelée, ne s'ouvrait jamais pour sourire aux caresses de son enfant ; car cet enfant semblait à lui seul porter le poids de toutes les amertumes. Il était triste comme un soir d'automne, n'ayant rien en lui qui rappelât la gaieté turbulente des enfants de son âge. Initié de bonne heure aux souffrances de sa mère, son intelligence, trop tôt tendue par la douleur, atteignait un degré de maturité qui menaçait l'existence de ce petit être chétif et souffrant. Ses cheveux, d'un noir d'ébène, contrastaient avec l'azur changeant du regard, dont les nuances variaient ainsi que les flots d'une mer orageuse ; on l'appelait *L'Oiseau-Bleu*, de la couleur de ses yeux. Rare exception chez les sauvages, jamais il ne partageait les jeux de ses compagnons ; toujours auprès de sa mère, dont il comprimait les chagrins, *L'Oiseau-Bleu* était une nature précoce ; c'était la douleur incarnée sous des traits enfantins.

Avec cet instinct naturel qui ne trompe jamais, *L'Oiseau-Bleu* avait deviné la nature tendre et affectueuse de René ; il le suivait partout, l'aidant avec son expérience enfantine, dans ses courses aventureuses, et *L'Etoile-du-Soir*, touchée des bons procédés de l'étranger envers son fils, cherchait à lui prouver sa reconnaissance par tous les moyens possibles.

La bonne harmonie n'était troublée que par les lointaines apparitions de Kiohacton, toujours sombre et menaçant comme un nuage à l'horizon ; mais *Thariogen*, désormais ferme dans sa résolution, ne lui permettait que de rares visites au foyer.

Chaque soir, René faisait avec le père Jogues sa promenade accoutumée à l'arbre des martyrs ; *L'Oiseau-Bleu* et *Fleur-des-Champs* en étaient les témoins habituels.

Sous la direction paternelle du missionnaire, la jeune fille faisait de rapides progrès ; cette intelligence d'élite était bien formée pour saisir les beautés du christianisme.

Toujours désireuse de s'instruire, elle passait des heures entières à écouter le père Jogues lui expliquer les saints mystères, et René, souvent présent à ses entretiens, ne pouvait s'empêcher d'admirer cette intelligence inculte dans sa beauté primitive, s'élevant avec une sublime simplicité jusqu'aux plus hautes conceptions.

Il faut bien peu connaître le cœur humain pour croire que les différences apportées par la naissance et l'éducation sont des obstacles à l'amour. Chaque jour, René s'attachait de plus en plus à l'ignorante enfant, à laquelle il n'avait manqué que des circonstances plus favorables pour en faire une femme, dont le plus difficile eût pu être fier. Il est vrai que *Fleur-des-Champs* n'avait jamais eu aucune notion de lecture ni d'écriture, et que, dans son

éducation toute sauvage, aucune grâce artificielle n'avait été introduite ; mais l'âme, supérieure à ces considérations, franchit vite la distance matérielle qui le sépare de l'objet aimé. Elle était précieuse aux yeux de René, cette fleur sauvage, qui s'épanouissait le long de son chemin, colorée de toute la fraîcheur et l'éclat des premiers feux du matin, et son cœur s'était élancé vers elle avec ce complet abandon de l'amour, oublieux de toute considération terrestre, alors que nulle pensée profane n'en vient ternir l'idéale beauté.

Cette femme enfant, René savait qu'elle ne serait jamais à lui ; la tribu toute entière se fut soulevée contre le prisonnier, si, encouragé par la tendresse d'Ononkouia pour sa fille, il eût osé une pareille démarche ; le mauvais vouloir d'un particulier eût suffi pour qu'on lui arrachât la vie, sans qu'aucune voix s'élevât pour protester, et l'autorité d'Ononkouia était impuissante contre les caprices de sa nation. Leur vengeance se fut étendue jusque sur la colonie naissante, et René n'était pas homme à jouir d'un bonheur qui eût exposé la vie de ses frères.

Tous deux avaient compris l'éternel obstacle qui les séparait à jamais, et la mort, toujours suspendue sur la tête du jeune médecin, se dressait comme un spectre, menaçant de briser à toute heure le charme de cet amour sans lendemain, dont ils jouissaient avec délices et qui comptait à peine quelques jours d'existence.

Ils se séparaient toujours avec de nouvelles alarmes, se disant adieu avec autant de tristesse que s'ils ne dussent jamais se revoir. René, ce héros chrétien, qui eût autrefois donné sa vie à Dieu avec tant de joie et qui, dans son généreux dévouement, refuse de fuir, préférant l'esclavage à la liberté, plutôt que d'abandonner le père Jogues, qui ne pouvait le suivre ; cette nature ferme et énergique, qui n'avait pu se laisser vaincre par la torture, s'étonnait de sa faiblesse en présence des anxiétés d'une enfant. Ce sentiment, né dans l'isolement et la souffrance, croissait profond et inaltérable comme elle. L'intelligence de la jeune fille se développait rapidement, sous les tièdes émanations des brises parfumées qui frémissaient dans son âme virginale. L'enfant, insouciant et légère, était devenue rêveuse, sa tête charmante semblait inclinée sous le poids d'une pensée douloureuse, ses yeux noirs et ardents s'arrêtaient avec distraction sur les vastes horizons qui l'entouraient, comme si elle eût pu trouver, dans ces objets inanimés, une sympathie secrète qui répondit aux angoisses de son cœur.

Le père Jogues veillait sur eux avec une tendresse paternelle, prodiguant les trésors de consolation que lui suggérait son angléique

bonté ; il était l'ange gardien et le protecteur de sa nouvelle famille. Ononkouia lui-même, avec la droiture d'esprit qui le caractérisait, commençait à subir l'influence bienfaisante du missionnaire.

Le serviteur de Dieu, dont la tête était vouée au martyre, appartenait à la compagnie de Jésus ; il était doué d'une foi vive et d'une humble piété, sachant à la fois se concilier l'affection par sa bonté et le respect par sa fermeté, et ne reculant jamais devant ce qu'il croyait être son devoir. Son sacrifice était fait depuis si longtemps, qu'il marchait sans faiblesse, comme sans ostentation, dans le pénible chemin qu'il s'était tracé, et, déjà, ses labeurs promettaient une riche moisson.

Dominé par le charme de sa parole évangélique, on l'écoutait avec curiosité, puis avec respect ; plusieurs Algonquines, mariées à des Iroquois, achevaient de s'instruire des plus importantes vérités ; il avait baptisé en secret quelques enfants mourants, Fleur-des-Champs se préparait à recevoir le baptême ; c'était, pour le pacifique conquérant, un bonheur dont il se reconnaissait indigne dans sa touchante humilité.

Réné le secondait de son mieux, instruisant et catéchant quand il en trouvait l'occasion. Mais, toujours surveillé par Kiohacton, qui le précédait partout, épiant ses moindres démarches, il avait moins de liberté que le père Jogues, pour accomplir son œuvre de charité.

Kiohacton, le jeune homme aux passions farouches, s'alarmait des fréquentes visites du Français à la cabane d'Ononkouia.

Dans la vie errante et oisive qu'il menait, depuis qu'il avait quitté la demeure paternelle, la pensée lui était venue d'associer Fleur-des-Champs à sa fortune. La jeune fille, redoutant ses assiduités, repoussait avec horreur toutes les tentatives qu'il faisait pour se rapprocher d'elle. Se voyant méprisé par celle qu'il désirait pour femme, et soupçonnant vaguement l'amour de Fleur-des-Champs pour l'étranger, sa haine instinctive s'envenima de toutes les tortures et des fureurs d'une sombre jalousie.

La fillé d'Ononkouia tremblait à son approche, comme l'oiseau à la vue d'un reptile ; elle se rapprochait alors de son père, qui ne savait que penser des terreurs de sa fille en présence d'un guerrier de sa nation.

— Qu'a donc Fleur-des-Champs, lui dit-il un jour, pourquoi redoute-t-elle la vue de son camarade d'enfance ?

— Père, ne vois-tu pas, souria la jeune fille ; son regard est menaçant comme la tempête, quand il s'arrête sur moi. Père, Kio ;



hacton est méchant ; la colombe a peur de l'oiseau sinistre qui crie dans les nuits d'orage.

— Fleur-des-Champs est malade, reprit Ononkouia, qui comprenait, sans paraître le remarquer, la vérité de ces paroles ; que pourrait-elle craindre quand le grand chef est là.

Elle ne répliqua rien à la remarque de son père, et courut au devant de L'Etoile-du-Soir, qui s'avancait pour la visiter, accompagnée de L'Oiseau-Bleu ; la conversation, ainsi inachevée, elle retomba dans le silence et l'oubli.

MLLE. CHAGNON.

(A continuer.)

---

# UNE FAMILLE PARISIENNE.

V

(SUITE.)

— Oh ! mademoiselle, lui dit-elle avec un gracieux sourire, quel bonheur ce serait pour nous de toujours chanter, et comme nous chanterions bien, si nous avions devant les yeux des auditeurs tels que vous !

Entre la première et la seconde partie du concert, le prince Rodolphe Federici vint saluer la famille Le May. De même qu'Edouard Eframberg avait fait pour Antoinette, il engagea Herminie à danser, et elle accepta.

— Vous avez vu mon fils ? demanda M. Le May.

— Etienne ! non, répondit le prince. La foule est si grande qu'on n'y retrouve plus ses amis.

Mademoiselle Herminie lui indiqua d'un signe l'endroit où était son frère, et le jeune prince s'éloigna pour aller le rejoindre.

En ce moment, M. Eframberg promenait un regard de satisfaction autour de lui.

— Tout va bien, se dit le banquier. Ils s'amuse ! Ils en ont pour leur argent. Le concert va finir, le bal va commencer. Il faut que je parle à Edouard, il faut que je prévienne ce brave garçon ; je crois vraiment que cela m'embarrasse... Voilà pourquoi j'ai attendu jusqu'à présent.

Il chercha et rejoignit son fils.

— J'ai à te parler, lui dit-il.

Edouard tendit l'oreille.

— A te parler longuement et sérieusement, reprit le banquier.

Viens avec moi. Nous aurons le temps pendant la fin du concert, et je te rendrai ta liberté pour le bal.. car tu ne manques pas de danseuses, j'imagine.

— J'en ai une, répondit Edouard.

Il suivit son père.

Tous deux traversèrent bientôt une enfilade de pièces plus petites, dont les premières seulement contenaient quelques personnes, et où des tables de jeu étaient préparées.

A la porte de l'une d'elles, M. Ehrtemberg s'arrêta et retint son fils d'un geste.

— Lajointaux ! se dit-il. Que fait-il donc là ?

M. Lajointaux, en effet, était seul dans une pièce de l'hôtel. Il monta sur un fauteuil et posa la main sur une glace. La chaleur lui fit craindre qu'elle ne courut des dangers. Une girandole, en effet, chargée de bougies et attachée par une chaîne de cuivre à la muraille, portait sur la glace afin de doubler l'éclat des lumières et s'y appuyait. M. Lajointaux tira son mouchoir de sa poche, en fit un petit tampon qu'il plaça délicatement entre la glace et la girandole. Puis il remit pied à terre d'un air fort satisfait.

Mais soudain il pâlit en entendant ces mots prononcés sévèrement :

— Vous vous croyez donc chez vous, Lajointaux :

— Mon cher ami, répliqua-t-il avec une terreur soumise, excusez-moi. Les tapissiers ne demandent qu'à tout bouleverser. Votre... votre hôtel... Voyez ! Une de vos glaces allait être fendue, brisée..

— Fort bien ! je vous remercie, interrompit le banquier.

Et il passa, suivit de son fils.

— M. Lajointaux vous est bien dévoué, mon père, dit ensuite Edouard.

— Comme à lui-même, répondit M. Ehrtemberg.

Et mentalement, il ajouta :

“ Pauvre garçon ! Il n'a pas vécu, lui ! il croit encore au dévouement ! ”

Le père et le fils arrivèrent à une dernière pièce reculée et éloignée des bruits de la fête. M. Ehrtemberg en ferma la porte, tandis qu'Edouard était fort surpris, un peu inquiet de cet entretien confidentiel à un pareil moment.

## VI

— As-tu besoin de l'argent ? commença le banquier.

— Non, mon père, répondit Édouard.

Le banquier fit un geste de mécontentement : les gens qui ont toujours besoin d'argent sont plus faciles à manier.

—Oh ! je vous devine, mon bon père, reprit Édouard avec un accent de reconnaissance. Vous avez supposé que ce soir je serais tenté..... Mais je ne joue jamais, je n'aime pas les cartes.

—Ce n'est pas cela ! s'écria M. Ehrnberg avec un peu d'impatience. Tu es jeune, les plaisirs sont de ton âge....

—Les plaisirs ?... Le bonheur aussi, mon père. Vous m'interrogez... vous voulez bien m'interroger ; je vous dirai donc tout avec confiance. Vous l'avez vue... vous avez remarqué combien mademoiselle Le May est belle.

—Herminie ?

—Non... mademoiselle Antoinette.

—Ah ! c'est juste ! Tu préfères....

—La beauté n'est pas tout entière dans les lignes du visage, continua Édouard en s'animant malgré lui. La sienne est comme un parfum qui vous pénètre peu à peu. Il vous enivre lorsqu'on est auprès d'elle, il vous suit lorsqu'on la quitte. Et sa voix, son esprit, ses paroles qu'une gravité douce traverse et rend vibrantes !... On ne peut oublier cela, mon père ; on y pense, on en rêve, on en a le cœur tout imprégné. Vous m'offrez de l'argent... En faut-il pour être heureux ? Oui, peut-être. En ce cas, j'accepte. M. Le May aura sans doute de légitimes exigences. Oh ! alors, mon bon père, si vous daignez faire quelque chose pour moi...

—Trois ou quatre cent mille francs, par exemple ! Tu n'es pas maladroit ! On t'offre une dragée, tu prends tout le cornet.

—Mon père, je n'ai rien sollicité. Mais vous me questionnez...

—Ça tourne à la pastorale, pensa le banquier. Il y a une chose certaine, c'est que je serais ravi d'indemniser M. Le May d'une façon quelconque. J'ai dû le comprendre dans une mesure générale et obligatoire, mais... on est sensible ou on l'est pas ; M. Le May, dont mon père était l'ami, est le seul qui m'intéresse parmi tous ces gens-là."

Édouard n'interrompit pas le banquier dans ses réflexions.

—Ce n'est point de cela qu'il s'agit, du moins maintenant, reprit celui-ci. Tu es mon fils, Édouard, mon fils unique, et je m'occuperai de ton bonheur en temps utile. J'y mettrai le prix qu'il faudra. Quant à présent... Édouard, aimerais-tu à voyager ?

—Je ferai ce que vous m'ordonnerez, mon père.

—Ce n'est pas là répondre.

—Que puis-je vous dire de plus, mon père, en ce moment surtout où vous vous montrez si bon, si généreux ? Oh ! je vous en prie, disposez de moi. Votre volonté sera la mienne.

—Aimerais-tu à voyager, mais dans des conditions somptueuses ?

—Seul ?

—Ou... avec moi.

—Vous mon père ! Mais votre maison de banque ?

Et Édouard leva sur son père des yeux naïvement surpris.

Malgré son assurance, M. Ehrtemberg se sentit remué jusque dans le fond des entrailles.

—Ma maison de banque, reprit-il. Oui, sans doute... tu as raison.

Et, en lui-même, il se dit :

“ Allons, voilà le moment difficile. ”

—Mon père, s'écria Édouard avec frayeur, je viens de vous avouer... Oh ! mais vous ne m'avez point désapprouvé ! Votre intention n'est pas de m'éloigner de mademoiselle Antoinette ?

—Non, mon fils, non, je te l'affirme, répondit le banquier. Je désire, au contraire... Plus tard, tout s'arrangera, tout se conciliera. C'est mon vœu le plus cher.

Très-agité, il se mit à se promener à grands pas.

—J'avais pensé à un voyage, continua-t-il en mots entrecoupés... avec toi. Je serais très-heureux, tu n'en doutes pas, de t'avoir auprès de moi, Édouard. Mais, comme tu le dis, ma maison de banque... Et pourtant on pourrait trouver un moyen... Tu es mon fils, tu ne m'as jamais donné que de la satisfaction, et tu serais content, n'est-ce pas, si nous allions tous les deux...

—Oh ! mon père !

Et Édouard se jeta dans ses bras.

Le banquier le garda un instant étroitement serré sur son cœur.

—Sache donc, mon cher enfant, lui dit-il à plusieurs reprises...

Il n'acheva point.

Bientôt il poussa doucement Édouard, et, les bras au ciel avec un geste désespéré :

— Je ne peux pas ! murmura-t-il. Je n'ose pas lui apprendre la vérité... Je n'ose pas !

Cet instant de poignantes émotions ne fut pas long.

“ Édouard saura la vérité plus tard, demain, pensa-t-il. Alors ce sera un fait accompli. Il n'y aura plus à y revenir, et je serai bien plus à l'aise pour m'expliquer avec mon fils. ”

Très habile à créer et à faire mouvoir toutes les combinaisons possibles, le banquier ne tarda pas à en inventer une.

— Je t'ai parlé de voyager, et ce n'est pas sans motif, ajouta-t-il d'une voix plus tranquille. Un jour, bientôt, je l'espère, nous organiserons à nous deux quelque charmante excursion. En attendant, et c'est là le but de notre entretien, es-tu capable, au lieu de te

reposer dans ton lit quand le bal sera fini, d'aller dormir dans un wagon qui te conduira à Bruxelles ?

— Tout ce que vous voudrez, mon père ! répliqua Edouard. Ce sera une véritable partie de plaisir, surtout si je puis vous être utile. Quelle est la mission dont vous me chargez ?

— Oh ! bien simple...et un peu mystérieuse ; aussi je te prie de n'en rien dire. Il y aura du monde ici jusqu'à six où sept heures du matin. Amuse-toi, danse, soupe, fais les honneurs de notre maison. Quand tout sera terminé, couvre-toi bien de peur du froid et va au chemin de fer du Nord. Dors jusqu'à Bruxelles. Là, à la gare, tu trouveras quelqu'un... que tu connais...

— Et qui me dira ce que j'ai à faire, interrompit joyeusement Edouard. Oh ! mais c'est charmant. C'est une vraie mission secrète. Comptez sur moi, mon père. A présent me permettez-vous ?... J'ai invité pour la première contredance mademoiselle Lemay, et je craindrais... Nous nous reverrons, d'ailleurs avant mon départ, et si vous voulez bien compléter vos instructions...

— Je n'ai rien à y ajouter, Edouard. Tout est convenu, et...nous ne nous reverrons pas.

— Comment, mon père ! Mais...

— Je suis horriblement fatigué, mon cher enfant. Tu n'as pas idée des tracas que m'a causé cette fête. Je me retirerai dans ma chambre dans une heure, deux heures, je ne sais pas au juste... et je te serai obligé de ne point m'éveiller.

— Alors, mon père, embrassons-nous.

— De tout cœur. Et demain, souviens-toi ; Bruxelles... Tu seras attendu à la gare.

De bruyants accords parvinrent jusqu'à eux.

— Va vite, dit M. Eframberg. On va danser.

Edouard s'élança. Son père le suivit lentement. Bientôt un négociant l'aborda.

— Ah ! monsieur Eframberg, lui dit-il, quel concert magnifique ! Et quelle fête ! C'est plus beau qu'à l'Hôtel-de-Ville. On voit bien que vous faites des affaires d'or. Du reste, je n'ai qu'à vous féliciter de toutes les façons. L'intérêt que vous servez à vos clients...

— Je fais de mon mieux.

— Oh ! je le sais. Mon épouse aussi. Nous venons de clore notre inventaire, il y a vingt-huit mille francs de bénéfices nets, pour six mois, elle m'a dit : " Porte-les à..."

— Les avez-vous sur vous, mon bon ami ?

— Oui, ce n'est guère le moment, n'est-il pas vrai ? Mon épouse

me disait... Mais je lui ai répondu que vous êtes d'une amabilité à toute épreuve. Et, si cela ne vous dérangeait pas trop...

—Donnez, donnez. Je vais vous faire un reçu.

—Oh ! c'est bien inutile. Voici la somme. Vous la ferez passer à mon compte à la date d'aujourd'hui.

—C'est entendu. Vous gagnerez un jour d'intérêts.

—Oh ! ce n'est pas là le motif !...

—Ne vous en défendez pas, mon bon ami. Les affaires sont les affaires.

Cependant, tout en recevant les billets de banque, M. Eframberg eut un scrupule. Ce procédé sentait l'escroquerie de bas étage et était beaucoup trop mesquin pour lui.

—Toutes réflexions faites, dit-il, envoyez cela demain. Ce sera plus régulier.

Et il ajouta, en s'éloignant avec un sourire affable :

—A cette heure-ci, ma caisse n'est pas ouverte.

Le négociant reprit son argent d'un air désappointé.

—Mon épouse avait raison, murmura-t-il ; l'instant était mal choisi.

L'animation la plus vive regnait dans les salles du bal. L'orchestre de Strauss faisait merveille. Les jeunes personnes qui avaient subi avec une impatience bien légitime, mais résignée, le concert au piano, s'épanouissaient maintenant, sortaient enfin, par des mouvements souples et gracieux, de leur longue immobilité, souriaient à leurs cavaliers, étudiaient les toilettes de leurs voisines, répandaient autour d'elles les caresses de leurs regards et les parfums de leurs bouquets, de leurs mouchoirs finement brodés. Les mères les contemplaient de loin, heureuses, triomphantes, se souvenant ; les pères aussi, sauf quelques uns qui étaient allés s'attabler au jeu. Les jeunes hommes se déridaient, dansaient.

—Les voilà donc, ces Parisiens ! se dit M. Eframberg, dont la haute taille dominait la foule mouvante et qui promenait sur elle un regard dédaigneux. Ils s'amusez, ils sont contents ! Ils dansent sur un volcan, c'est le cas de le dire, ils danseraient même dans un gouffre, les malheureux, pourvu qu'il y eût quelques lampions. Amusez-vous, mes braves, vous êtes tous ruinés ; je vous emporte plus de trois millions, et, comme toujours, vous payez largement les frais de la fête. Oh ! quelle étrange tentation me vient ! J'ai envie de leur crier la vérité, de sonner le tocsin au milieu du quadrille. Ils ne l'interrompraient peut-être pas ! Me lapideraient-ils, me glorifieraient-ils, eux qui aiment à sentir sur leurs fronts le talon éperonné d'un maître, ou me demanderaient-ils grâce ? Grâce ? Non. Qu'ont-ils fait de moi ? Un voleur !

Le banquier plongea un instant son esprit dans les souvenirs du passé.

— Quand j'ai pris la maison de mon père, continua-t-il, elle commençait déjà à périlcliter. Mon pauvre père n'était pas à la hauteur des circonstances. Je m'y suis mis, moi. Il était austère, j'ai été mondain ; il était sage, j'ai été imprudent, aventureux, j'ai fait bondir le char de la fortune au-dessus des précipices béants. Cet homme est sûr de lui, a-t-on dit ; il a l'audace heureuse de la force et du génie, et l'on est accouru ! Et toutes les entreprises que j'ai patronnées ont amené l'or plein mes coffres, la célébrité retentissante autour de mon nom. J'étais si connu ! Garde à vous, Parisiens ! Votre idole va tomber. Ce n'est pas la première fois, n'est-ce pas ? et vous vous consolerez bien vite. Pourquoi d'ailleurs n'adorez-vous jamais que des idoles aux pieds d'argile ? Mais vous aimez les changements, les bouleversements, les coups de théâtre. A table donc, et vous êtes servis ! Seulement, mes chers amis, je n'imiterai pas mes honorables et naïfs devanciers. Mes affaires vont mal, j'ai tiré trop de feu d'artifices en votre honneur, brûlé trop de poudre et d'encens, et mon budget n'est plus en équilibre. Vous ne voudriez pas que je fusse ruiné, n'est-ce pas ? Vous ririez trop, vous qui ne vous prosternez que devant l'habileté ; il est donc préférable que ce soit vous. Oh ! je suis habile, en effet, je saurai vous contraindre à me regretter, à me pleurer, et cela ne vous arrive pas souvent pour ceux qui partent. Je suis bien de mon époque, je vous le jure, et nul ne dira de moi ! Ce pauvre Eshramberg !

— Êtes-vous satisfait, mon maître ? demanda l'organisteur du concert humblement incliné.

— Ah ! c'est vous, Julian ! répondit le banquier. Vous voulez...

— Oh ! rien ne presse, monsieur. J'ai payé mes artistes, selon l'usage ..trente mille francs ; c'était convenu. Mais ne vous dérangez pas pour cette bagatelle. Demain j'aurai l'honneur...

— Oui, demain, ajouta le banquier... comme les autres.

Il consulta sa montre.

— Il est temps, se dit-il. Ah ! voyons la valse.

Et il regarda un instant ; la valse commençait.

— Ça va bien, reprit-il. L'orchestre de Strauss est incomparable. On dit pourtant que ceux de Vienne... Nous jugerons.

Il descendit.

Il rencontra son sommelier fort affairé.

— Du champagne à flots, lui dit-il.

— Oui, monsieur... Oui, oui...

— Pour le souper, mes meilleurs vins. On n'y prend pas garde,



mais qu'importe ! A propos, il y a dans un coin de mes caves quatre cents bouteilles de champagne.. Vous savez ?

—Ce vin-là, monsieur ! s'écria le sommelier... Ce vin que vous réservez pour vous et les vrais connaisseurs ! Oh ! ce serait dommage. On n'y fait pas attention, comme dit monsieur. Le moindre vin à cent sous la bouteille est bien suffisant.

—Faites ce que je vous dis, répliqua M. Ehramberg.

Et en lui-même il ajouta, non sans sourire un peu :

—Tant pis pour Lajointaux ! Je voudrais qu'on bât tout. Il m'a ennuyé avec ses sottises frayeurs.

Dans un petit corridor obscur conduisant aux bureaux et à la caisse du rez-de-chaussée, le banquier avait placé d'avance un ample pardessus qu'il mit et un cachenez dont il s'enveloppa presque entièrement le visage. Ce furent ses seules précautions. Il avait déjà expédié ses bagages et le reste.

Il sortit tranquillement de chez lui, comme un invité qui se retire de bonne heure.

A quelque pas de son hôtel, un cocher lui proposa une voiture.

Il refusa. Il préférait aller à pied, en se promenant. L'air était doux, le pavé sec, et la gare du chemin de fer du Nord n'était pas loin.

Les invités du banquier S. Ehramberg dansaient.

(A continuer.)

---